

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 19 ANNÉES FORME 38 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 996 — 13 Mai 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : Les fêtes d'Orléans; — meurtre de Salomon; — le banquet à bord de l'Amérique; — l'oasis d'El-Amri. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Salon de 1876. — Correspondance américaine. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Solutions d'échecs et de rébus.

GRAVURES : M^{me} Arnould-Plessy. — Fêtes d'Orléans : Arrivée du Maréchal; — la cavalcade historique; — la remise de la bannière de Jeanne d'Arc au chapitre de Sainte-Croix; — le carrousel du 11^e hussards; — Cain et Abel, tableau de M. Falguière; — Dimitri, opéra de M. Joncières; — vue générale de Salonique. — Banquet à bord de l'Amérique. — L'oasis d'El-Amri. — Echecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

Nous avons souvent déjà eu l'honneur de recevoir de fort bizarres convocations.

Il faut être résigné à subir sans broncher les oraisons funèbres des morts illustres, les menus indigestes des inaugurations de chemins de fer, les premières représentations somnolentes, les expériences abracadabrantes des inventeurs plus ou moins incompris.

Ajoutez à la nomenclature plusieurs douzaines d'et cætera et vous ne parviendrez point à trouver le genre d'épreuves auxquelles nous sommes à la veille d'être soumis.

Je vais donc vous le dire tout de suite.

Il s'est formé à Dresde une société qui a pris le nom peu égayant de société de l'Urne. Elle se compose de propagandistes zélés qui se sont donné pour mission de faire triompher le système de la crémation des morts en dépit des critiques et des récriminations.

Or, jusqu'à présent, la société de l'Urne n'avait fait que des tentatives intimes. On avait brûlé sur le pouce deux ou trois cadavres à titre de répétition générale. Mais on est décidé, paraît-il, à élargir le champ des opérations funèbres : la pièce étant parfaitement sue, la mise en scène réglée à point, les Urnistes ont l'intention de donner une petite fête de début à laquelle seront conviés tous les journaux européens.

La jolie partie de plaisir que cela nous promet ! Je vois d'ici le programme en trois parties. Musique, funérailles et théâtre fusionnés.

Dans la première partie, quelques valses de Strauss, un air varié des polkas.

Seconde partie : incinération d'une douzaine de corps, toujours avec accompagnement d'orchestre.

Troisième partie, quelque pièce gaie pour terminer.

Quels agréables comptes rendus l'avenir nous promet si nous devons suivre ainsi les crémateurs à la trace ! Vous figurez-vous la chose ? Vous représentez-vous le chroniqueur funéraire écrivant :

« Tout d'abord, la séance menaçait de ne pas donner les résultats qu'on en avait attendus. Le premier corps, qui ne savait pas du tout son rôle, a absolument manqué sa sortie. Il a refusé de se réduire en cendres et est resté à l'état de fumeron informe.

« Heureusement le second corps s'est mieux comporté. Mais le vrai succès a été pour le cadavre n° 3, qui a brûlé avec un entrain vraiment merveilleux... »

Encore le lecteur aura-t-il la ressource de passer outre.

Mais nous voyez-vous condamnés à aller expérimenter de visu tous les systèmes d'horrible qu'on inventera désormais.

Nous voyez-vous recevant chaque matin une collection d'épîtres de ce genre :

« Monsieur le rédacteur,

« Je ferai pour la première fois, jeudi prochain, à Amsterdam, l'application en public de ma méthode de vitrification mortuaire. Cette méthode, vous

le savez sans doute, a pour but de conserver les défunts dans une enveloppe imperméable et transparente, qui permettra de les garder chez soi en se donnant le plaisir de les contempler plusieurs fois par jour.

« J'ose espérer, monsieur le rédacteur, que vous voudrez bien honorer cette solennité de votre présence, et je vous prie, etc... »

Ou bien encore :

« Monsieur le rédacteur,

« J'essayerai, le 15 courant, au grand hôpital de Madrid, un mode nouveau d'amputation. J'opérerai consécutivement sur une douzaine de jambes et sur autant de bras.

« J'ose espérer que, comme vos confrères de la presse, vous assisterez à ces opérations du plus haut intérêt, etc... »

Ou bien encore :

« Le bourreau de Bruxelles a l'honneur de présenter ses hommages à M. le rédacteur du journal le***. Il lui fait savoir en même temps que, vendredi 23 du présent mois, il fera, pour la première fois, usage d'un échafaud à vapeur de sa composition. Son appareil, tout à fait ingénieux, est, je crois, digne, tout à fait digne, croit-il, d'obtenir les suffrages des connaisseurs !

« C'est pourquoi il prend la liberté de déranger la critique, à laquelle il renouvelle l'expression de ses hommages respectueux. »

Il n'y a pas de raison, si la tentative des Urnistes réussit, pour que cet avenir ne nous soit pas réservé.

N'en acceptons pas l'augure.

~ Serons-nous appelés aussi à expérimenter les premiers le tunnel sous-marin de France en Angleterre ?

Dans tous les cas, nous ne sommes pas encore à la veille de cette solennité, car le fameux tunnel rencontre des objections qui sont faites pour donner à réfléchir.

Une brochure qui vient d'être publiée met fortement en doute la possibilité de réaliser le rêve de cet immense boyau sous-marin.

Que se passera-t-il dans ce corridor de cinquante et un kilomètres, parcouru sans cesse par des locomotives vomissant la fumée, viciant ainsi le peu d'air respirable qui pourra s'y trouver et y faisant une telle accumulation de calorique, qu'on courra risque de sortir tout cuit de ce voyage téméraire.

La brochure prétend que certains malaises se produisent déjà dans le parcours du Mont-Cenis, qui n'a que douze kilomètres, c'est-à-dire moins du quart de la longueur nécessaire au tunnel sous-marin.

On a proposé, en effet, l'air comprimé pour faire mouvoir les locomotives et obvier à l'inconvénient indiqué. Mais si tout à l'heure on était menacé de passer à l'état de bouilli par excès de chaleur, il paraît qu'avec l'air comprimé, qui produirait un abaissement redoutable de température, on risquerait de passer à l'état de glaçon. Ou le pôle Nord, ou le Sénégal.

Ce n'est pas tout ; l'argent, qui est le nerf de la guerre, est aussi le nerf des entreprises de ce genre.

Nouvel obstacle.

La brochure, en effet, n'évalue pas à moins de 500,000,000 de francs les frais du tunnel. Elle se demande ensuite comment on pourra lui faire payer seulement les rendements d'un pareil capital, et elle calcule que, même en faisant partir des trains toutes les trois minutes, lesdits trains étant bondés de voyageurs et de marchandises, il n'y aurait pas de quoi donner un pour cent aux actionnaires.

Bien entendu, je n'ai pas à me porter garant de ces assertions ; mais il m'a paru intéressant de vous les soumettre.

L'avenir décidera.

~ Honneur aux dames !

Le sexe faible tient à se signaler de plus en plus par sa dévorante activité.

Tandis que le nombre des doctresses va se multipliant, les arts ne sont pas moins cultivés que la science par la concurrence féminine.

Un chiffre vous en donnera la preuve.

Le Salon de 1876 ne compte pas moins de quatre cent deux exposants.

Parmi celles-ci, plusieurs ont des succès retentissants.

Nous citerons notamment M^{lle} Abbema, M^{me} Henriette Browne, M^{lle} Sarah Bernhardt, dont le beau groupe fait événement à la sculpture.

En revanche, la section des dessins est littéralement envahie par les Marie, les Ernestine, les Juliette, les Mathilde, les Eugénie, les Adélaïde, les Léontine, les Elisabeth, etc...

Mais, quand même, cela ne vaut-il pas mieux que l'oisiveté ? Courage donc, mesdames. Disputez les médailles sur ce champ de bataille-là, puisque vous ne pouvez pas disputer les croix d'honneur sur d'autres.

~ En dépit de la satanée bise qui a sifflé avec rage en ces derniers temps, le Parisien, confiant dans l'almanach, a commencé à se répandre le dimanche à travers champs et bois.

Quelle n'a pas été sa surprise, en allant rendre, pour la première fois, visite à la forêt de Meudon, de la trouver ornée de petits cadres, accrochés, de distance en distance, aux arbres les plus vénérables.

D'abord, les promeneurs étonnés ont cru que c'était un nouveau truc employé par les peintres refusés au Salon pour faire connaître quand même leurs œuvres.

Les paysagistes venant ainsi défier chez elle la comparaison de la nature !

Mais non... En s'approchant, lesdits promeneurs ont pu se convaincre que lesdits cadres n'avaient rien de commun avec l'art, chacun d'eux contenant, non pas un tableau, mais une pancarte imprimée qui donne de sages conseils sur le respect dû aux oiseaux, sur la haine dont il faut poursuivre le hanneton, etc.

Ma parole, je ne plaisante pas.

On lit sur ces écriteaux, placés sous la protection du bon sens public (sic), des avis énumérant, sous forme de statistique, les services rendus à l'agriculture par les oiseaux et les crapauds, qui détruisent tant d'insectes nuisibles par tête.

Mêmes calculs imprimés quant aux ravages du ver blanc, avec invitation à exterminer le hanneton, dont la tête est mise à prix à raison de je ne sais plus combien le boisseau.

Il paraît que c'est un particulier ami de l'agriculture qui a fait les frais de cette publicité désintéressée, voire même coûteuse.

Mais, pourvu que les annonceurs n'aient pas vent de la chose : ils se précipiteraient aussitôt par la porte entrebâillée.

Et, prochainement, tous les arbres des bois environnants ne serviraient plus qu'à accrocher des réclames illustrées de la suave Revalessière, du Goudron infallible et du Quinquina providentiel.

O vénérable inconnu, vos intentions étaient pures en créant de vos deniers les cadres champêtres dont nous signalons l'existence. Mais que j'ai peur, grand Dieu ! que vous n'ayez livré au puffisme un terrain qu'il n'avait pas encore osé aborder.

~ Ah ! ça ! ce n'est pas possible ! il se passe quelque chose d'extraordinaire.

La terre stupéfaite va s'arrêter dans son mouvement de rotation.

Deux compositeurs nouveaux joués dans la même semaine !

Où allons-nous ? c'est le renversement du bouleversement.

Il faut dire que, par compensation, on reste quelquefois pendant des années sans voir se produire en musique une seule nouveauté.

1876 n'en demeurera pas moins célèbre dans les annales de la musique comme un an phénoménal, et le mois de mai comme un mois prodige.

Il avait d'ailleurs besoin de cela pour se réhabiliter, après les incongruités atmosphériques auxquelles il se livre.

Que d'espérances le double succès de MM. Joncières et Maréchal va faire naître ! mais aussi que de déceptions il va préparer ! Le nombre des élus continuera à être si restreint !

Un prix de Rome qui arrive à se faire jouer, ça tient du miracle.

Connaissez-vous un mot pittoresque de Berlioz à ce sujet ?

Un matin, un jeune homme auquel il s'intéressait comme ami de sa famille arrive chez lui tout joyeux.

— Cher maître, j'ai tenu à ce que vous fussiez le premier à savoir mon succès.

— Quel succès ?

— C'est moi qui ai le prix de Rome cette année comme compositeur.

— Ah ! je t'en félicite, mon garçon. Te voilà bien joyeux ?

— Oh ! oui, monsieur Berlioz.

— Eh bien, calme-toi un peu. Le prix de Rome, vois-tu, c'est comme qui dirait un bulletin de correspondance pour la ligne de la Célébrité. Seulement, l'omnibus ne passe que tous les vingt ans.

Mais il ne faut décourager personne. Je n'insiste pas.

Il ne faut décourager personne, ai-je dit.

Les aéronautes n'ont rien à craindre de ce côté-là. Ils ont la foi si profondément ancrée dans le cœur que rien ne saurait les rebuter.

Cette semaine, par exemple, a eu lieu une ascension nouvelle qui avait pour but, d'après ce que l'on a annoncé, d'expérimenter un appareil destiné à résoudre le problème de la direction des aérostats.

Or, le jour où le ballon s'est enlevé, il soufflait un vent du nord carabiné.

Fameuse occasion pour se diriger et prouver le mouvement en marchant contre cette bise. Hélas ! l'aérostat s'est tranquillement laissé emporter dans la direction du sud.

Ce qui n'a pas empêché, trois jours après, tous les journaux de publier une note dans laquelle il était dit que les aéronautes étaient très-satisfaits des résultats obtenus.

J'avoue que je ne comprends pas du tout. N'est-ce pas avoir le caractère par trop bien fait, que de se montrer content d'avoir été emporté par le courant d'air, lorsqu'on se proposait de lutter contre lui ?

Je crains bien qu'on n'en soit encore réduit pour bien longtemps à cette formule d'impuissance :

« Les aéronautes s'agitent et le vent les mène. »

Il y a de singulières antithèses en ce monde. Ce qui se passe en Russie, à propos de nos artistes, en est la preuve. Qui croirait que tant d'ardeurs puissent vivre côte à côte avec tant de glaces ?

On parlait toujours de l'enthousiasme méridional. Le Nord tient à prendre sa revanche, et il la prend, par ma foi, d'une façon victorieuse.

Dans aucun pays mis en ébullition par un soleil torride les choses ne sauraient être poussées plus loin qu'elles ne le sont à Saint-Pétersbourg.

Un télégramme, arrivé ces jours-ci à Paris, vient de fournir une nouvelle preuve de cette inflammabilité dont, pour notre part, nous n'avons qu'à nous montrer reconnaissants, en murmurant modestement un : *Quorum pars parva fuit*.

Judic, la triomphatrice russe, jouait, en effet, ce jour-là, pour la première fois en public, *On demande une femme de chambre*, forfait par nous perpétré en collaboration avec Planquette, un musicien d'avenir, j'en réponds.

Vingt rappels, avalanche de fleurs, de bis, de cadeaux !

Et quels cadeaux ! Ici, nous croyons avoir fait un effort méritant lorsque, par hasard, il nous arrive d'acheter un bouquet d'un louis pour le jeter à une chanteuse.

Là-bas, on vous lance à la tête une rivière de diamants de 20,000 francs. Oui, vraiment, tout autant !

Voilà un genre de pluie duquel on ne doit pas avoir envie de se préserver. Et ce n'est pas tout.

A la sortie du théâtre, Judic, dont c'était la représentation à bénéfice, a été forcée, télégraphie-t-on, de solliciter l'intervention de la police pour se frayer un chemin à travers la foule de ses admirateurs exaltés jusqu'au délire. Cela rappelle le mot naïf de l'enfant qui, embrassant frénétiquement sa grand'mère, s'écriait :

— Tiens, grand'maman, je t'aime à te casser les dents.

Pour peu que les Russes s'échauffent encore un peu, on lira un matin dans les journaux un télégramme ainsi conçu :

« Hier, la représentation d'adieu de M^{me} X..., l'éminente chanteuse, a été marquée par un épisode qui atteste à quel point son talent avait passionné le public.

« Lorsque M^{me} X... a quitté le théâtre pour regagner son domicile, soixante mille personnes se sont tout à coup précipitées en poussant des cris et en jetant des fleurs.

« En un instant, elle a disparu sous une montagne embaumée de trois mètres de haut, d'où il lui était impossible de se dégager, car elle était en même temps serrée comme dans un étau par le flot toujours croissant de ceux qui désiraient la voir de près et la féliciter.

« On a dû recourir à une charge de cavalerie pour tenir à distance les fanatiques de ce beau talent. M^{me} X..., délivrée, est restée trois quarts d'heure avant de reprendre connaissance. Elle a eu une côte enfoncée. Ce sera un des souvenirs les plus glorieux de sa carrière artistique. »

Plaisanterie à part, et sans côte cassée, quand on est acclamé comme Judic vient de l'être, ce doit être une fière émotion.

Encore une grande vente à l'hôtel Drouot.

La fameuse collection Liebermann est aujourd'hui dispersée.

Les amateurs se sont arrachés les toiles célèbres qui la composaient avec un acharnement qui prouve que la débâcle financière des fonds turcs et du Pérou est loin d'avoir mis à sec tous les porte-monnaies.

Avez-vous fait une remarque à ce sujet ?

Depuis que vous êtes au monde, vous avez dû entendre répéter, comme je l'ai entendu répéter moi-même :

— Les affaires ne marchent pas.

Et, à l'appui de ce dire, on énumérait une foule de sinistres et de culbutes.

Mais, généralement, rien ne changeait dans la marche des choses.

On ne voyait pas un équipage de moins au bois ; les femmes étaient toujours aussi luxueusement élégantes. On se disputait toujours à prix d'or les billets dès qu'une première intéressante était signalée. On faisait les mêmes folies d'enchères toutes les fois que des tableaux de choix étaient mis à l'encan.

Comment tant de pertes perpétuellement annoncées sur le mode élégiaque ne laissent-elles pas plus de traces ?

Je ne me charge pas d'expliquer. Je me borne à une simple constatation et je reviens à la vente Liebermann.

Notre école moderne a le droit de se montrer fière. Ses maîtres sont arrivés au taux des anciens les plus cotés. Si l'évaluation pécuniaire garantit la valeur artistique, notre temps marche de pair avec les plus illustres.

La représentation de retraite de M^{me} Arnould-Plessy a été ce qu'elle devait être.

Sans aller jusqu'aux manifestations à la russe, le public parisien a su prouver à la vaillante et regrettable comédienne qu'il conserverait d'elle une impérissable mémoire : tout ce qui reste, hélas ! de la gloire théâtrale.

Un jour, Dumas père, entrant chez une des plus jeunes et des plus charmantes actrices de son temps, la trouve assise devant sa glace et fondant en larmes :

— Qu'avez-vous donc, ma pauvre enfant ?

— J'ai... j'ai...

— Eh bien ?...

— Eh bien, monsieur Dumas, j'étais en train de me regarder et de me dire que je deviendrais laide, vieille, et que personne ne s'occuperait plus de moi... Car, voyez-vous, monsieur Dumas, *les miroirs ne se souviennent pas!*...

Le mot de la pauvre, que j'entendis raconter plus tard par Dumas lui-même, était touchant en sa naïve candeur.

Or, le théâtre est par excellence un e ces miroirs

qui ne se souviennent pas et où une image chasse l'autre.

Toutefois, quand il s'agit d'une femme de la valeur de M^{me} Plessy, il y a exception à la règle d'oubli général. Mais, c'est égal, je ne sais rien de plus profondément attristant que ces solennités d'adieu.

On dirait qu'on enterre quelqu'un tout vivant. Les braves roulent avec ce lugubre son qui rappelle les tambours recouverts d'un crêpe.

Ave, Cæsar! Public, celle qui va s'enterrer volontairement te salue.

Déjà, à sa représentation du Théâtre-Italien, tout émue de l'ovation qui lui avait été faite, était rentrée dans la coulisse au milieu des félicitations de tous.

Mais quand elle fut remontée dans sa loge, elle eut comme un frisson, et avec un sanglot :

— Je n'aurais jamais cru qu'on pût tant souffrir en étant si heureuse ! C'est affreux... jusqu'à la boîte du souffleur qui me faisait l'effet des quatre planches du cercueil...

Dieu merci, M^{me} Arnould-Plessy n'est pas d'âge à avoir de ces sombres pensées.

Une nouvelle carrière s'ouvre devant elle : la carrière de l'enseignement.

On ne l'oubliera pas, puisque ses élèves nous la rappelleront.

Un vide important dans le monde médical.

Le docteur Béhier est mort après avoir lutté longtemps et courageusement contre le mal.

C'était un type.

Grand, haut en couleurs, la parole accentuée et autoritaire, le docteur Béhier aurait fait plutôt supposer un chirurgien militaire qu'un médecin civil. Homme de valeur, il avait pour sa profession un culte passionné. C'était aussi à ses heures un conteur spirituel et caustique, qui avait une provision d'anecdotes amusantes sur tout le monde, y compris ses confrères.

En voici une comme échantillon.

En ce temps-là, le docteur Béhier, tout jeune et muni d'un diplôme récent, était en relations avec le professeur Z... dont il avait été l'élève.

Le professeur Z... était un des exemplaires les plus réussis de la vanité gonflée d'elle-même et inébranlable.

Vous allez en avoir la preuve.

Un jour, comme il partait pour la chasse, notre homme fait venir Béhier, son ancien interne.

— Je vais m'absenter pour une semaine. J'ai confiance en vous ; vous ferez mon cabinet et vous donnerez mes consultations à ma place.

— Oui, cher maître.

Ainsi dit, ainsi fait. Mais voilà que pendant toute la huitaine il ne se présente pas un seul client.

Le docteur Béhier ne savait comment s'y prendre pour annoncer au retour cette fâcheuse nouvelle au *cher maître* dont il connaissait l'incommensurable orgueil.

Le moment venu pourtant, il fallait bien s'exécuter. Le docteur Béhier balbutie tout d'abord, puis finit par lâcher le paquet : — Il n'est venu personne !... Et il attend une explosion.

Mais pas du tout. Le professeur Z..., toujours radieux, lui tape sur l'épaule, et d'un ton triomphant :

— Vous le voyez, mon cher, voilà ce que c'est que la célébrité ; tout Paris a su malgré moi que j'étais parti !...

Notre confrère X... voit venir l'autre matin chez lui un inconnu qui, après s'être fait annoncer comme homme de lettres, lui expose qu'il est dans la plus profonde misère, et que... etc...

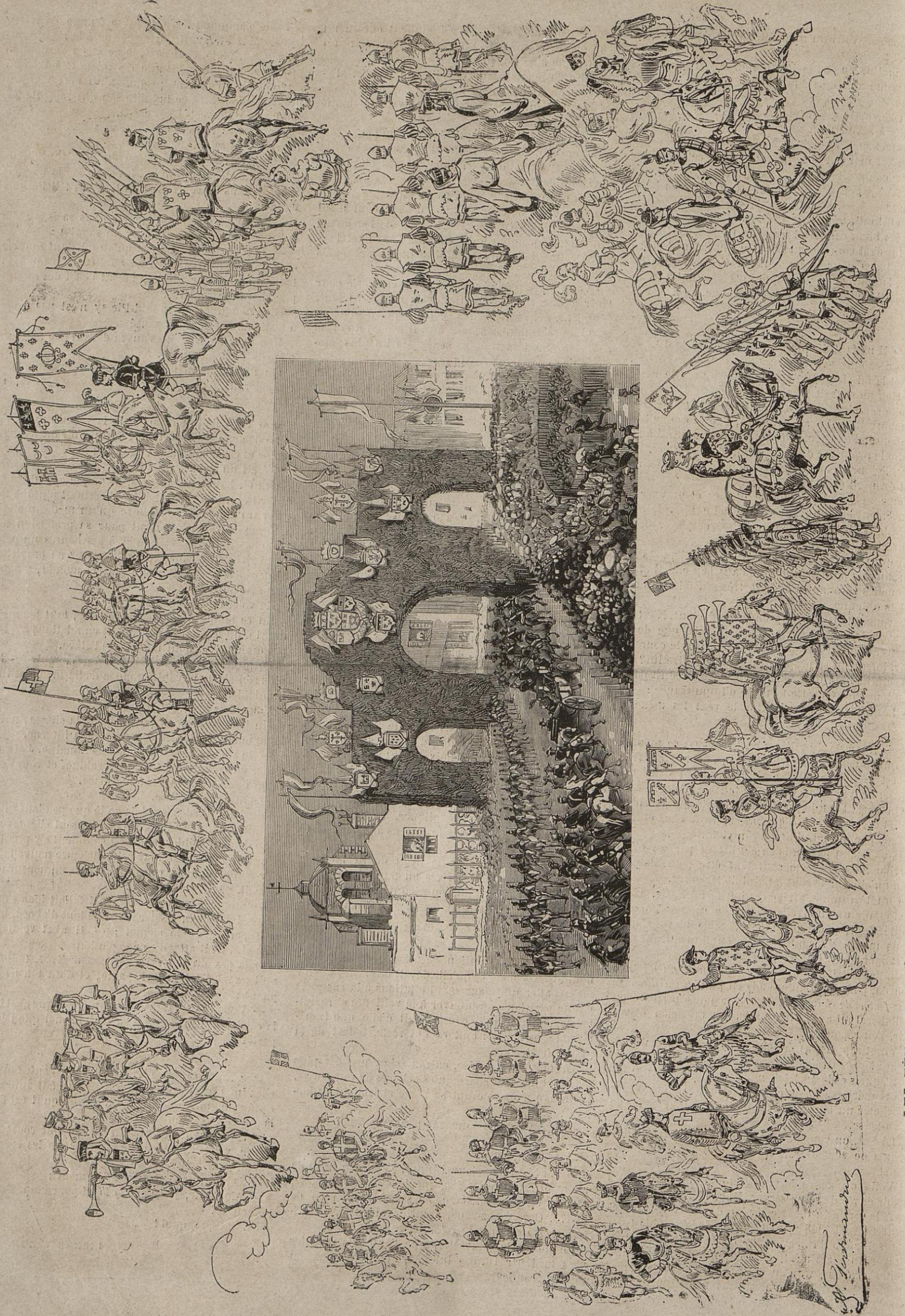
— Tenez, fait notre confrère coupant court à la tirade, voici cinquante francs ; vous me les rendrez quand vous pourrez.

Mais l'autre se redressant fièrement :

— Monsieur, je suis trop loyal pour emprunter ; je mendie !

Un antique, quoi !

PIERRE VÉRON.



LES FÊTES D'ORLÉANS. — L'arrivée du Maréchal, place Bannier. — Cavalcade historique. — (D'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

LES FÊTES D'ORLÉANS. — L'arrivée du Maréchal, place Bannier. — (D'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)



LES FÊTES D'ORLÉANS. — La remise de la bannière de Jeanne d'Arc au chapitre de Sainte-Croix. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick.)

NOS GRAVURES

Les fêtes d'Orléans

LA ville d'Orléans vient de célébrer, avec un éclat et un luxe des plus brillants, le 443^e anniversaire de sa délivrance par l'héroïne de Domrémy.

Je n'ai point à ma disposition le style des conteurs arabes pour vous dire les magnificences que j'ai vues, mais je vais vous transcrire le plus fidèlement possible les mêmes notes prises sur mon carnet, en y joignant les renseignements que m'ont fournis M. le comte de Pollin, organisateur de la cavalcade, et M. Puget, directeur du *Journal du Loiret*, que je remercie ici particulièrement pour leur complaisance et leur bienveillant accueil.

Dimanche 30 avril. — Ouverture du concours régional de l'horticulture, de l'agriculture et de l'exposition rétrospective des beaux-arts.

Samedi 6 mai. — Ce jour-là, on attend l'arrivée du maréchal de Mac-Mahon, qui doit assister aux fêtes de Jeanne d'Arc. Bien avant midi, la foule se porte vers la gare. Au bout de la rue Bannier, près de l'église de Saint-Paterne, on a élevé un arc de triomphe en feuillages de cyprès, portant les armoiries de Jeanne d'Arc, de Dunois et de la ville. Toutes les rues sont pavoisées, les oriflammes flottent aux grands mâts, qui portent des faisceaux de drapeaux et des écussons aux armes des villes voisines. A 11 heures 35 minutes, les salves d'artillerie annoncent l'arrivée du maréchal, qui, après avoir été reçu à la gare par les autorités, monte en landau et se dirige vers la préfecture.

A deux heures et demie, le maréchal, accompagné du ministre de la guerre, des généraux Bataille, Paturot, de Montarby et d'un nombreux état-major, vient prendre place dans la tribune d'honneur de l'arène, construite sur le cours Saint-Vincent où doit avoir lieu le carrousel donné par le 11^e hussards. Dès son arrivée les exercices militaires commencent. Je passe sous silence les reprises de manège, les courses de têtes, de bagues, etc., exercices qui se répètent à tous les carrousels militaires; notons cependant que ces manœuvres très-compliquées sont exécutées avec un ensemble et une précision irréprochables, par de tout jeunes soldats, dont la plupart ont à peine dix mois de service. La deuxième reprise du manège terminée, commencent de nouveaux exercices des plus attrayants et des plus pittoresques : pyramide équestre que l'ancien Hippodrome exécutait seulement avec 6 ou 8 chevaux et que nos hussards ont exécutée avec 40 chevaux et sur trois étages dont la plate-forme n'était pas à moins de 1 mètre 50 cent. du sol; jeu de barres, où trois officiers se poursuivent en tous sens, chacun cherchant à arracher le nœud en rubans que ses camarades portent attaché sur l'épaule gauche; fantasia arabe où nous voyons les sous-officiers du régiment, montés sur des chevaux complètement harnachés à la mode arabe, parcourir l'arène en tous sens, se mêlant et tourbillonnant comme un essaim d'abeilles, lançant leurs fusils en l'air pour les rattraper au vol, lâchant des coups de feu en tous sens et accompagnant cette fusillade enragée du cri de guerre des Arabes; sauts de haies, sauteurs en liberté.

Le maréchal de Mac-Mahon s'est retiré enchanté des rapides progrès que fait journellement notre jeune cavalerie et a vivement félicité M. Bonie, colonel du 11^e hussards.

Dimanche 7 mai. — A midi, la fanfare du 30^e d'artillerie monte sur la plate-forme de la tour de la ville et annonce l'anniversaire de la délivrance. Sur la place du Parvis se dressent des mâts au sommet desquels flottent des bannières jaunes et rouges, couleurs de la ville d'Orléans. A droite de la basilique de Sainte-Croix, on a construit une tribune, où le maréchal et les autorités assisteront à la remise de l'étendard. A huit heures du soir, les gerbes d'un bouquet d'artifice montent de l'emplacement des Tourelles, annonçant le départ de la cavalcade. Une foule immense se presse sur les places et dans les rues principales. Au son des cloches et des trompettes, la cavalcade sort de la caserne Saint-

Charles et, débouchant de la rue Jeanne-d'Arc, vient se former, à la lueur des torches, devant la basilique Sainte-Croix. Tout le clergé, ayant à sa tête M^r Dupanloup, sort de l'église et entonne l'*Ave Maria Stella*. Le maire d'Orléans, suivi du conseil municipal, se dirige vers l'évêque et lui présente l'étendard de Jeanne d'Arc, l'étendard de la délivrance, que porte un valet de la ville en frac, culotte et chaîne d'argent. Un peu en arrière, Jeanne d'Arc, Dunois, leurs porte-bannières et tout le front de la cavalcade, présentent un spectacle des plus grandioses, avec leurs riches costumes brodés or, leurs casques, cuirasses, cottes de mailles, etc., où la lueur des torches vient se briser en éclairs rougeâtres. Pendant que M^r Dupanloup bénit la ville et la population, les cloches sonnent, les fanfares éclatent, le canon tonne, la cathédrale s'embrase à la lueur des flammes de Bengale, les tours, les clochetons, les rosaces s'illuminent et tous les détails de la décoration architecturale se découpent en noir sur un fond rutilant.

Lundi 8 mai. — Splendide journée, malgré ce vent endiablé qui nous aveugle de poussière depuis notre arrivée à Orléans. Le 8 mai est le grand jour des fêtes d'Orléans. A dix heures, grande cérémonie à la cathédrale. M. l'abbé d'Huist, vicaire général de Paris et archidiacre de Saint-Denis, prononce le panégyrique de Jeanne d'Arc. A onze heures et demie, la procession traditionnelle, une des plus belles processions que nous ayons vues et des plus pittoresques, avec ses nombreux corps de musique, ses vieilles bannières, ses étendards, son brillant cortège militaire, — sort de la basilique et se dirige vers la Loire, franchit le Pont-Royal et va faire une station sur l'emplacement de la bastille des Tourelles. A trois heures, la cavalcade historique part de la caserne de l'Étape. L'aspect est tout autre, mais non moins curieux que la veille. Les armures et les riches harnais étincellent au soleil; le vent fait flotter les bannières et les oriflammes. De brillants cavaliers quêtent au profit des pauvres.

A neuf heures, pendant que les salons de l'hôtel de ville s'ouvrent pour le bal, les premières fusées du feu d'artifice montent de la rive gauche de la Loire.

Et puis... c'est fini, et c'est ainsi que ce *crescendo* de plaisirs, qui avait commencé tout doucement par une exposition d'horticulture, s'est terminé par des explosions de pyrotechnie.

Assassinat des consuls de France et d'Allemagne à Salonique

ON se souvient qu'au mois de juin 1858, les consuls de France et d'Angleterre à Djeddah furent assassinés par une multitude saisie d'un fanatisme furieux. Ces jours derniers, les mêmes actes de barbarie se sont renouvelés à Salonique, et les consuls de France et d'Allemagne en ont été victimes. Voici les premiers détails que nous avons jusqu'ici reçus sur ces déplorables événements.

Une jeune villageoise chrétienne, qui avait embrassé l'islamisme, étant arrivée par le chemin de fer à Salonique, quelques zaptiés, qui attendaient à la station, allaient la conduire, d'après l'usage, à la résidence du gouverneur général, lorsque environ cent cinquante individus, que le consul des Etats-Unis avait réunis, ont assailli la jeune fille, arraché son voile et son manteau, et, l'enlevant de force, l'ont emmenée dans la maison d'un chrétien, ce qui a exaspéré les musulmans qui assistaient à cette scène de violence.

Bientôt la foule ameutée s'est rendue en masse à la maison du gouverneur, demandant avec instance que la jeune musulmane y fût ramenée, et, en attendant son arrivée, elle s'est réunie dans une mosquée. En ce moment, le gouverneur, informé que les consuls d'Allemagne et de France avaient pénétré dans la mosquée envahie par la foule, s'y est rendu en personne pour en faire sortir les consuls et calmer les esprits.

Mais tous ses efforts ont été inutiles. La jeune fille n'arrivant pas, la populace a arraché les barreaux des grilles, et, s'étant ainsi procuré des armes, s'est ruée sur les consuls; bien que le gouverneur eût essayé par des efforts désespérés de les couvrir de sa personne, il a été impuissant à les protéger, et ils ont succombé sous les coups des assaillants. Sur ces entrefaites, les troupes accourues des stationnaires ottomans et de la caserne sont parvenues à disperser l'émeute.

Cet assassinat, qui ajoute une page sanglante au martyrologe de nos agents consulaires en Orient, appelle un châtiement énergique et des répressions de diverses natures. Les gouvernements de France et d'Allemagne les exigeront, et il est à croire que la Porte les accordera avec empressement.

Le banquet à bord de « l'Amérique. »

UNE petite fête internationale a eu lieu, le 5 mai, à bord du paquebot *l'Amérique*, en partance dans le port du Havre pour l'Amérique.

Ce paquebot emporte les membres des commissions russe, belge et française pour cette Exposition, et l'on avait voulu donner à ce départ une certaine solennité, en invitant à un dîner d'adieu, avec les commissaires, un certain nombre de Havrais.

Le banquet a eu lieu dans le magnifique salon du transatlantique *l'Amérique*. M. du Sommerard, commissaire général, délégué, en l'absence du ministre du commerce, pour accompagner les commissaires jusqu'au port, présidait, et au dessert a porté un toast à l'heureux voyage de ceux-ci.

Un délégué russe, M. Skalkowski, a pris à son tour la parole, et, dans une improvisation chaleureuse et pittoresque, a exprimé pour la France des sentiments d'amitié sincère que l'on sentait vrais à la façon dont cela était dit, et la soirée s'est terminée le plus cordialement du monde.

Bon voyage et heureux retour, non-seulement à nos compatriotes, mais aussi à leurs excellents compagnons de Belgique et de Russie.

L'oasis d'El-Amri

DANS les premiers jours d'avril dernier, la population indigène de l'oasis d'El-Amri, située au sud de Biskra, se soulevait, excitée par les prédications fanatiques d'un jeune berger arabe. A la première nouvelle de cette révolte, le général Carteret, commandant de la subdivision, réunit une poignée de soldats, et, marchant résolument contre les factieux, les refoula dans leur oasis après un sanglant combat. N'ayant pas à sa disposition les forces suffisantes pour enlever d'assaut les nombreux jardins de palmiers qui entourent la place, cet intelligent officier supérieur se contenta de bloquer l'insurrection dans l'oasis, afin de l'empêcher de se propager dans les tribus environnantes. Ces habiles et sages dispositions viennent d'être couronnées d'un entier succès. Se voyant entièrement abandonnés et manquant de vivres, les révoltés ont imploré l'aman et se sont soumis à la discrétion du commandant français.

Ainsi s'est terminée cette révolte qui, au début, menaçait de prendre des proportions considérables, et cela au prix de pertes réellement insignifiantes.

COURRIER DU PALAIS

Les préambules des comptes rendus. — Pas si crédules! — L'habileté des escrocs. — Calcul des probabilités. — Mille sous font cinquante francs. — Une vraie bande de voleurs. — Condamne à prendre la ciguë. — Monsieur et Madame. — Les tableaux et les curiosités. — Originaux et copies. — Avis aux antiquaires.

ON ne saurait raconter un procès sans produire en même temps les réflexions, les appréciations qu'il vous inspire; d'abord, ce n'est pas l'usage, et puis quiconque prend la plume en main se résigne difficilement au rôle subalterne de copiste; les traducteurs eux-mêmes ouvrent des parenthèses comme les photographes font des retouches. Eh bien, en écoutant les débats d'une petite cause correctionnelle jugée cette semaine par la dixième chambre, je prévoyais, je devinais le préambule de tous les comptes rendus: « Où s'arrêtera donc la sottise crédule du public?... etc... » ou bien encore: « On a peine à

« concevoir que des gens, non-seulement sensés, mais « instruits et pleins d'expérience, puissent tomber dans « ces pièges grossiers que... etc... » L'événement a dépassé mes prévisions; c'est un concert de malédictions et de railleries contre les victimes! Eh bien, non, je proteste et je proteste de toutes mes forces.

Cette fois, cette fois seulement, si vous voulez, ce n'est pas le public qui a été trop crédule, ce sont les escrocs qui ont été trop adroits, et, à moins de voir des voleurs partout, il était presque impossible de flairer une friponnerie. Cinq ou six lignes à la quatrième page d'un journal vous offrent, si vous êtes honnête, un emploi lucratif dans la ville que vous habitez; quoi de plus naturel? Il vous vient aussitôt à l'esprit que l'on fonde à Paris une grande administration dont vous serez le correspondant, et l'on vous demande d'envoyer 1 fr. 50 en timbres-poste. Comment vous viendrait-il à l'esprit qu'un escroc va se contenter de 1 fr. 50? qu'il va publier des annonces et vous tromper pour si peu?

Un autre avis vous arrive par une circulaire imprimée. L'administration se dévoile; c'est la *Providence des familles*, une agence de mariage en grand, avec des capitaux considérables, 5 pour 100 sur la dot, qui peut aller de 2,000 francs à 10 millions! — Voilà, j'en conviens, quelque chose de plus suspect; mais enfin, vous savez qu'il existe des agences de cette nature, et que même elles font de très-belles affaires. Ce n'est pas vous d'ailleurs que l'on cherche à marier, vous êtes admis comme agent dans votre ville; mais si vous voulez être employé dans les bureaux de Paris, envoyez 10 fr. en timbres-poste, sinon envoyez toujours un timbre-poste pour que l'on vous réponde sans frais.

Cela prend toutes les formes. Voici un inventeur, un chimiste, qui, dans un langage télégraphique, offre, moyennant un envoi de 20 francs, de vous communiquer le secret de rendre leur goût primitif aux vins aigris ou avariés; pour 8 francs, vous connaîtrez le secret de fumer, sans péril pour votre santé, la pipe ou le cigare; enfin, pour 10 francs, vous apprendrez à fabriquer vous-même un vin ou une bière de ménage qui vous reviendront à 5 centimes la bouteille.

Je le répète, tout cela n'avait rien de trop improbable; la modicité des sommes demandées paraissait exclusive de toute mauvaise foi. Et puis — et c'était là l'habileté suprême — les curieux qui avaient envoyé quelques timbres-poste devaient attendre avec impatience et finir même par ne plus s'occuper de cette affaire. Cela n'en valait pas la peine, en vérité.

A moins d'avoir des renseignements spéciaux, le public ne peut pas connaître l'axiome en vertu duquel opèrent les industriels de ce genre : un sou, ce n'est rien pour celui qui le donne; mais mille sous font 50 francs pour celui qui les reçoit. Cluset, l'un des quatre prévenus, avait vendu pour 300 francs de timbres-poste en dix jours, et l'on a encore trouvé chez lui six cents timbres. On a constaté, par la déposition d'un concierge, que Bosch — c'est le chimiste, l'inventeur qui prenait le nom de François — a reçu deux cent trente lettres en un jour.

Je laisse de côté tous les incidents de cette poursuite, quelque curieux qu'ils puissent être, car il me faudrait raconter les aventures les plus saugrenues et les reprendre de trop loin. Or, le temps et l'espace ne me le permettent pas. Le tribunal a condamné Cluset à six mois de prison et ses trois imitateurs et concurrents à quatre mois et à trois mois de la même peine.

La cour d'assises de l'Eure nous a révélé l'existence d'une bande de voleurs, d'un bande véritable, sérieuse, ayant déjà sept années d'existence et opérant dans les arrondissements de Pont-Audemer et de Bernay, sans que jamais on eût pu mettre la main sur un des coupables. Cependant un nommé Bellemontre, ayant été arrêté dernièrement, fit connaître tous ses complices, qui étaient au nombre de douze. Depuis sept ans que la justice les poursuit en vain, on peut se figurer le nombre de vols qu'ils ont commis et quelle doit être l'étendue de l'acte d'accusation qui les rappelle tous, ou, du moins, tous ceux qui sont connus. Sauf une tentative d'assassinat sur deux cultivateurs, le mari et la femme, qui faisaient mine de refuser de l'argent, les faits n'ont rien de bien dramatique; des caves, des poulaillers, des magasins ouverts la nuit à l'aide de fausses clefs; du vin, de l'eau-de-vie, des poules, des lapins, du linge, des habits, des marchandises, des objets de toute sorte emportés, partagés et vendus. Thomas et Viravaud, les deux auteurs de la tentative d'assassinat, ont

été condamnés à quinze ans de travaux forcés; quatre autres, à la réclusion pour un temps variant de dix à six années; et enfin sept des accusés ont été acquittés.

J'ai commencé par une audience correctionnelle, et je suis passé à une autre juridiction sans vous parler d'une certaine dame qui a été condamnée à trois mois de prison pour un délit tout à fait exceptionnel, un délit classique : elle a condamné son mari à prendre la ciguë! — Mais le mari n'a pas montré le calme et la résignation du divin Socrate; il n'a pas dit : Je souperai ce soir chez Pluton! Loin de là; il s'est frotté le ventre en faisant des grimaces et en se plaignant de la colique... mais il n'en est pas mort.

Charmant ménage, du reste, que celui-là. Madame a l'habitude de se griser cinq fois par semaine, et monsieur, qui voit cela depuis vingt-deux ans qu'il a conduit madame à l'autel, exprime son mécontentement. Madame trouve alors que monsieur est de mauvaise humeur, et ce jour-là elle a voulu, dit-elle, non pas se défaire de lui, comme ses voisins l'en accusent, mais seulement le purger, comme antidote de la mauvaise humeur : c'était peut-être une expérience à faire, mais, comme vengeance, c'était assez original pour avoir attiré l'attention de la justice. Peut-être madame pourrait-elle essayer d'un expédient non moins sûr et beaucoup plus simple auquel elle n'a probablement pas songé : ce serait... de ne plus s'enivrer cinq fois par semaine.

Heureusement pour elle, — et pour son mari, — cette bonne ménagère ne savait pas que le *faux persil* qui pousse dans les jardins et au bord des chemins n'est pas la ciguë que l'on buvait de temps en temps à Athènes.

Le resto se passe entre artistes amateurs, marchands de tableaux, marchands de curiosités et antiquaires.

C'est tout simplement un tableau de David Téniers, un tableau de Van Ostade et un tableau de M^{lle} Ledoux que M. Merat a achetés à M. Favard. Mais ce dernier nie formellement avoir pris l'engagement de donner à son acheteur une garantie de l'authenticité de ces trois toiles. « Ce sont des copies, dit alors M. Mérat, je demande la restitution du prix d'achat, 4,200 fr., plus 1,000 fr. de dommages-intérêts. » Des experts sont nommés et leurs conclusions m'ont rappelé le Robinson Crusoe, représenté au Palais-Royal par Alcide Tousez, qui, taillant un arbre pour en tirer un canot, était arrivé à en faire un coquetier — trop petit pour un œuf de poule, mais trop grand pour un œuf de pigeon! — Les experts ont dit que le prix était trop élevé pour des copies et trop faible pour des originaux. De par jugement du Tribunal de commerce, M. Merat gardera ses toiles, attendu qu'il ne prouve pas qu'une garantie d'authenticité lui ait été promise.

Mais devant la 3^e chambre du tribunal civil, c'est bien autre chose. Il s'agit, tout bonnement, de l'épée de Roger, roi de Sicile, d'une épée que Roger a portée au onzième siècle! — C'est toujours la même chose, l'épée est magnifique, les damasquineries sont en or et finement travaillées, et la devise : « *Dextera Domini exaltavit me* » est bien du temps; mais tout cela est moderne. — Personne n'en veut plus! M. Couvreur l'avait achetée 2,200 fr. et l'avait revendue 4,000 fr. à M. Nolvos, lequel l'a vendue 8,000 fr. à M. Bazilewski; celui-ci, qui dépense 200,000 fr. par an pour enrichir ses collections, a bien le droit de ne vouloir que des curiosités authentiques. Or, il lui est arrivé ceci, que voyant sourire quelques amis auxquels il montrait l'épée de Roger, roi de Sicile, il a eu recours à la science archéologique de M. Longpérier. Et celui-ci, de s'écrier :

— L'épée de Roger, mais c'est moi qui l'ai depuis cinquante ans et j'ai eu le tort de la prêter pour quelques heures; on l'aura contrefaite!

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, de par le jugement du tribunal, l'épée apocryphe sera rendue par M. Bazilewski à M. Nolvos, qui la rendra à M. Couvreur.

Ah! on travaille joliment l'antique de notre temps!

PETIT-JEAN.

LE SALON DE 1876

II

MM. Gustave Moreau, — Benjamin Constant, — Delacroix, — Sylvestre.

APRÈS plusieurs années d'une retraite obstinée, M. Gustave Moreau revient tenter encore la chance des Salons. On se souvient de l'*OEdipe* qui fut le début, ou à peu près, de M. Moreau. Beaucoup l'accueillirent avec enthousiasme, comme une œuvre étonnante qui allait inaugurer dans la peinture une ère nouvelle de puissance et de grandeur, et l'on porta l'artiste aux étoiles, le plaçant du premier coup, sans plus tarder, parmi les gloires mûres déjà pour l'immortalité. Dans le public, néanmoins, on compta nombre de récalcitrants; bien des gens, loin de s'associer à ce bel enthousiasme, firent de sérieuses réserves que l'artiste, d'ailleurs, se chargea de justifier dans ses ouvrages subséquents. De sorte qu'après plusieurs tentatives, comprenant, malgré tout, qu'elles n'avaient point tourné à son avantage, M. G. Moreau se retira et se confina dans la réflexion et l'étude pour n'en sortir, assurait-on, que maître incontesté cette fois du fameux mot de l'énigme. Eh bien, nous les connaissons les fruits de ces veilles laborieuses, et nous sommes à présent en mesure de dire si l'*Hercule combattant l'Hydre de Lerne* et la *Salomé*, exposés parmi les tableaux, si l'*Apparition* et le *Saint Sébastien*, que l'on voit dans la galerie des dessins, réunissent, en effet, les divers genres de mérites qui font ce qu'on appelle les chefs-d'œuvre.

Il y a dans l'art deux éléments bien distincts : l'un immatériel, la pensée qui crée; l'autre matériel, tangible, l'exécution qui exprime. Ces deux éléments sont également indispensables; de leur équilibre dépend la force de l'art et son éloquence. Ainsi, que l'exécution s'efface devant l'idée pure, et l'art rétrograde jusqu'aux bégaiements de l'enfance; au contraire, si l'idée est négligée, il penche vers une inévitable décadence. Il ne peut donc s'arrêter aux seules limites de la pensée, ni s'en tenir non plus à la stricte imitation de la nature. Or, nous allons voir dans quelles proportions les ouvrages de M. G. Moreau réalisent l'alliance absolument nécessaire de la forme et de l'idée.

Assurément, dans l'*Hercule*, la pensée se manifeste avec quelque grandeur. Oui, malgré sa coiffure de verdure, touffue, inexplicable, et les ajustements excessifs dont il est encombré, j'aime ce jeune homme calme et fier, plein de confiance et de sérénité au milieu des dangers, en face de l'horrible bête aux sept têtes avides. J'aime encore la physionomie mélancolique et douce de saint Sébastien et surtout l'envoyé céleste qui voltige auprès, murmurant à l'oreille du martyr la promesse des récompenses éternelles. Dans l'*Apparition*, l'idée de la tête de saint Jean coupée et nimbée, surprenant, comme une menace et un remords, la cruelle Salomé au milieu d'une de ces danses où elle excelle, est une idée ingénieuse, imprévue, énergique. Ah! sans doute, tout cela n'eût point été trouvé par le premier venu; un esprit cultivé et délicat, amoureux des sphères élevées et nobles, pouvait seul peut-être concevoir des œuvres de ce style, de ce caractère. Mais quoi! l'idée ne saurait pourtant se suffire à elle-même, ni répondre à tout; pour l'expliquer et la rendre sensible, il faut toujours finir par la revêtir d'une forme quelconque, et, suivant qu'elle est bien ou mal appropriée, cette forme l'embellit ou la gêne, la développe ou la fait avorter. Eh! mon Dieu, nous touchons le côté trop vulnérable, hélas! des œuvres de M. G. Moreau. J'ai déjà parlé des ajustements extraordinaires qui surchargent l'*Hercule*. Je signale également comme un fatras de curiosités puérilement inutiles, les lourds habits que Salomé traîne à sa suite; et, ce qui est autrement grave et décisif, au point de vue du dessin, de la construction et du modelé, pas un personnage ne résiste à une analyse un peu attentive, fût-elle très-indulgente. J'insiste sur ce point. Examinez les cadavres qui garnissent les devants du tableau d'*Hercule*, examinez la figure elle-même d'*Hercule*, dont j'ai loué volontiers le sentiment et l'expression; pénétrez, fouillez dans tous les coins, et j'ose affirmer que c'est vainement que vous vous serez mis



LES FÊTES D'ORLÉANS. — Le carrousel militaire du 11^e régiment de hussards. — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Dick.)



Jules J. M. F.

J. ROBERTSON

SALON DE 1876. — Cain et Abel. — Tableau de M. Falguière. — (Dessin de M. Lavée. — Gravure de M. Robert.)

en quête d'un visage, d'un torse, d'un bras, d'une main, d'un pied, d'un emmanchement, de quoi que ce soit que vous puissiez honorablement saluer de vos louanges.

Mais, dira-t-on, que de charme dans la coloration, dans l'accord des tons! Soit. En effet, les tons, si péniblement qu'ils aient été trouvés et rassemblés, dégagent une harmonie fatiguée, malade, il est vrai, mais remarquable par sa distinction. Principalement dans le tableau intitulé *Salomé*, — que le lecteur ne doit pas confondre avec l'*Apparition*, dont il a été déjà question et qui est une aquarelle, — il y a des tonalités hardies et délicieuses à la fois : les fonds sont égayés de lumières et de demi-clartés d'une finesse singulière; le bleu des colonnes plantées à droite et à gauche accuse une palette riche et intense, et l'on voit, ici des rouges, là des verts, des violets, des jaunes et autres bagatelles qui plaisent au passage. N'oublions pas les perles, les émaux de bric-à-brac, les faufreluches sans raison et sans nombre qui foisonnent sur l'étoffe ridicule dont Salomé s'enveloppe; n'oublions pas davantage un ravissant petit bas-relief placé à gauche, car tout cela est traité avec une persévérance, une conscience, un amour exemplaires. Malheureusement, soins superflus, à toutes ces choses accomplies, travaillées en perfection, qui ne préféreraient une Salomé autrement qu'en bois ou en carton, un Hérode ayant figure humaine, des personnages offrant l'apparence du mouvement, de la vie! Les horribles magots! les déplaisantes caricatures! C'est tout bonnement exécrable. Quelle indigence! quel mince bagage de savoir réel, de connaissances sérieuses, techniques, fondamentales! En vérité, si quelques parties de tels ouvrages font passer parfois des instants agréables, quels méchants quarts d'heure vous imposent sûrement un pareil étalage d'impéritie et de maladresse, tant d'irrégularités flagrantes et choquantes, indignes, à Dieu ne plaise que j'exagère, d'un élève obscur de l'École des Beaux-Arts!

Je n'ai pas tout dit. Pour juger à fond ces cadres étranges, bourrés de bonnes intentions et remplis d'erreurs énormes, il faudrait plus de place que celle dont je dispose ici. L'archéologie, par exemple, y joue un rôle important et, si nous en voulions parler, nous serions obligé à bien des alinéas. Il y aurait la part des éloges et celle des réserves, celle-ci plus étendue que l'autre. Je m'arrête cependant, et je termine en disant que si, dans ses peintures de cette année, M. Gustave Moreau se montre, comme précédemment, homme de goût et de style, poète élégant et ingénieux, chez lui le peintre et le dessinateur ont grandement besoin de se recueillir encore. Puisse-t-il posséder un jour les moyens d'exprimer ses pensées! S'il le veut résolument, il acquerra ce qui lui manque. Il serait vraiment dommage qu'il se crût décidément dispensé d'apprendre tant de choses qu'il ignore.

Nous quitterons M. Gustave Moreau et ses toiles qui suent la peine pour M. Benjamin Constant, et sa vaste composition d'un éclat lumineux, d'une facture vivante, représentant l'*Entrée de Mahomet II à Constantinople, le 29 mai 1453*. On aime à voir les jeunes gens, saisis d'une belle ambition, se mettre en campagne et aborder résolument les entreprises difficiles. Confiants en leur bonne étoile, ils ont parfois oublié de passer auparavant la revue de leurs forces, et ne se sont pas toujours assez préparés pour les grands périls. Peu importe, ils partent, font des progrès en chemin, et, d'un seul bond, sortant de l'ombre, trouvent souvent le succès au bout de la lutte. D'ailleurs, ne faut-il pas que chacun suive son penchant? Si votre vocation est de peindre de grands tableaux, gardez-vous d'en faire de petits.

Cependant M. Constant n'a pas lieu de regretter son audace, et la critique ne songe guère non plus à lui en faire un crime : son œuvre est de celles qui résistent à un examen scrupuleux. En voici une description rapide. La scène se présente de face. Le sort de la bataille est décidé; le croissant des infidèles triomphe, et le visage haut, tenant fièrement levée la verte bannière du Prophète, monté sur un cheval gris, Mahomet passe sous la voûte d'une porte et franchit pour la première fois l'enceinte de la cité conquise. Il est entouré de pachas, d'officiers, d'ulémas, de gardes, de visirs, tous à pied; à ses côtés marche le bourreau, et en arrière se devine la masse confuse de l'armée victorieuse dont les armes reluisent vaguement. Une fumée d'incendie monte dans le lointain. A droite, un vieil évêque est étendu, le front fracassé, auprès de la chaise d'un saint invoqué

pendant le suprême combat; au centre, presque sous les pieds du cheval de Mahomet, gît le cadavre d'un diacre revêtu de sa dalmatique blanche brodée d'or. Enfin, sur les devants, baignés d'une ombre douce, qui fait valoir les vives lumières répandues sur le reste de l'œuvre, on voit un monceau de corps de chrétiens et de Turcs pêle-mêle, crispés, pantelants, morts.

Je vais tout de suite faire la part de la critique. N'est-ce pas aux jeunes gens surtout qu'on doit la vérité entière? Ainsi Constantinople n'était pas précisément une ville pauvre; le luxe y débordait, au contraire, poussé à ses dernières limites, et ce fut même l'une des causes de sa ruine. Or, le lieu représenté par l'artiste est d'une architecture mesquine, dépourvue d'ornements, sans richesse, annonçant une ville délabrée bien plutôt qu'opulente. Même observation à propos du vainqueur, dont le goût raffiné pour les beaux habits, les élégances extérieures et les objets rares et précieux était si vif. Non, le peintre se contente de le représenter vêtu presque modestement; le harnais de son cheval est simplement rehaussé d'argent, et tout cela, avouons-le, donne une maigre idée des splendeurs orientales. Mais, après ces réserves, quelle belle place reste encore à l'éloge! On peut féliciter le peintre sur la belle ordonnance d'un sujet qui prêtait éminemment à la peinture par le pittoresque mélange de costumes variés et l'impression d'une scène au plus haut degré dramatique. Les groupes sont bien distribués, bien enchaînés; les attitudes ont de l'aisance, les physionomies du caractère, et si le dessin et le modelé manquent, à mon avis, de force et de science, la coloration est d'une heureuse harmonie, passant sans effort des notes douces de la palette aux plus vibrantes, aux plus aiguës. Il y a des intensités de lumières qu'on a rarement atteintes, qu'on ne saurait, je crois, dépasser. En somme, M. Constant peut être fier de sa tentative. Il a risqué une composition immense sur une toile gigantesque, et un sérieux et très-légitime succès couronné sa hardiesse, récompense ses efforts.

Je ne saurais oublier de complimenter M. Delacroix sur sa toile de cette année. Il faut vraiment du courage pour aborder en ce temps de prose et de réalisme des pages de ce style, où l'artiste se donne pour mission d'intéresser la foule à des nus héroïques et épiques. Le tableau des *Anges rebelles* accuse un réel progrès sur les *Dissipateurs* de l'an passé. Le modelé a plus de souplesse, et l'on trouve là plus d'une figure bien dessinée et bien peinte.

L'un des héros de ce Salon, c'est M. Sylvestre. Il s'est fait connaître l'autre année par une *Mort de Sénèque*, à laquelle les amateurs n'ont point ménagé les encouragements; avec sa *Locuste*, il se place aujourd'hui parmi les peintres les plus robustes, les mieux doués pour la grande peinture, les plus aptes à traiter les sujets de l'antiquité. On connaît l'histoire lugubre qui a servi de programme au peintre. Désireux de se débarrasser de son frère, le divin Néron, qui n'était du reste ni plus cruel que Tibère, ni plus insensé que Caligula, ni plus débauché qu'Elagabale, s'adressa à une célèbre empoisonneuse de Rome, nommée Locuste; celle-ci vint en son palais trouver César, et l'on expérimenta de compagnie sur quelque misérable esclave le poison préparé pour Britannicus. Au premier coup d'œil jeté sur la toile de M. Sylvestre, on a compris le sujet. Reunis dans une salle aux parois de marbre, Locuste et Néron sont assis l'un contre l'autre; vieille et ridée, accourée à la façon pittoresque des sybilles de Michel-Ange, Locuste s'appuie familièrement du coude gauche sur les genoux de son illustre client, — le crime rapproche les distancés, — et, à leurs pieds, l'esclave qui a servi à l'expérience se tord dans les convulsions d'une brusque agonie. Un jour terne, blafard, étend un voile livide sur l'horrible scène à laquelle les deux monstres assistent sans épouvante, que dis-je? le sourire aux lèvres, une joie de fauve éclairant hideusement leur regard.

Qu'ajouterai-je? A la clarté de la composition, à l'énergie de la mimique, à la vigueur des expressions, M. Sylvestre a su joindre un modelé plein de vigueur et de finesse, puissant et souple, serré de près, châtié dans toutes ses parties. L'esclave est un superbe morceau de peinture, mené en entier avec une vigilance et un savoir qu'on ne saurait trop applaudir. La Locuste est un autre personnage qu'on peut également louer sans réserve pour ainsi dire, et si le visage de Néron mérite moins d'éloges, si les marbres verts du fond et ceux du sol semblent jouer dans l'harmonie un rôle

trop sonore, avouons que ce sont là de bien minces défauts, comparés à tant de qualités de forme et de force répandues sur le reste de l'œuvre.

Que M. Sylvestre obtienne le prix du Salon, c'est une récompense que lui décernent d'avance et unanimement les visiteurs compétents. Je crois volontiers qu'un artiste nous est né; je salue avec bonheur l'aurore de ce talent nouveau, et ce que je puis désormais lui souhaiter de plus heureux, c'est qu'on lui fournisse à présent les moyens de se développer et de se fortifier dans l'étude si salutaire des grands maîtres d'Italie.

OLIVIER MERSON.

LES DRAMES DE L'ENFANCE

LES FIANCÉS

(suite)

ENFIN, dix heures étant sonnées, et la femme du docteur ayant vaqué aux soins du ménage, on commença la toilette de M. Albert. Jamais il ne s'y était prêté d'aussi bonne grâce, et lui qui, d'ordinaire, s'impatientait quand on le soumettait à ce supplice tant affectueux des mamans, se soumit à tout avec une sagesse qui devint même de la coquetterie. Il monta sur une chaise pour vérifier par lui-même dans la grande glace, si ses cheveux blonds étaient bien bouclés, et recommanda que ses souliers fussent bien brillants. Il était vraiment charmant avec son pantalon bouffant et sa veste de velours à boutons d'or, sur laquelle retombait un col marin bien blanc, avec ses petits bas rouges, son chapeau gris, relevé d'une plume noire et ses gants blancs.

Mais combien de fois, pendant que sa mère s'habillait à la hâte, ne lui répéta-t-il pas :

— Maman, dépêche-toi, dis, je t'en prie.

— Oui, oui; mais redis-moi encore ta demande.

— Mais je la sais, tiens... « Chers monsieur et madame Leblond... » et d'un seul trait il redisait la leçon que sa mère lui avait apprise.

On partit, sans oublier les bouquets préparés.

Le bon docteur, pour plaire à sa femme, avait consenti à endosser la redingote noire des grands jours et suivait à quelque distance, hochant la tête et semblant dire qu'on le faisait manquer à la gravité de son état et surtout de ses hautes fonctions municipales, mais cependant visiblement heureux de les sacrifier un instant aux joies du papa.

Quand on arriva chez M. Leblond, il était occupé à remplir une ordonnance, et il fallut attendre qu'il eût, avec la symétrie et le soin que l'on sait, collé l'étiquette sacramentelle sur le flacon, entouré le bouchon du traditionnel papier bleu, et scellé à la cire rouge la potion destinée à un malade qu'en attendant Albert envoyait plutôt au diable qu'au bon Dieu.

Les devoirs de sa noble profession ainsi scrupuleusement remplis, le père d'Anna ouvrit la porte qui donnait dans la « salle à manger » où devait avoir lieu la cérémonie.

Albert entra.

Au fond, sa fiancée, vêtue de blanc, était assise à côté de sa mère. Pendant que M. Leblond allait aussi prendre place auprès d'elle, le docteur et sa femme restaient derrière le fiancé. Un coussin était préparé; il s'y agenouilla, et, pâle d'émotion, d'une voix tremblante, il dit :

« Monsieur et madame Leblond, je viens vous demander de m'accepter comme le *petit mari* de Nana et de me la donner pour *petite femme*. Je vous aimerai comme j'aime mon papa et ma maman, et j'aimerai bien aussi toujours, toujours, ma Nana chérie. »

— Tu nous promets de bien l'aimer toujours? dit d'un ton plus ému qu'il ne le voulait le père d'Anna.

— Oh! oui, toujours, jusqu'à... la mort!

Cette réponse n'était pas dans la leçon que M^{me} Morin avait apprise à Albert.

— Eh bien, reprit le pharmacien, comme tu es un bon garçon, et qu'Anna t'aime aussi, nous te la donnons pour petite femme.

Et prenant sa fille par la main, M^{me} Leblond la

conduisit à son petit mari, auprès duquel elle s'agenouilla.

M. Morin, qui s'était avancé, eut la velléité de faire un petit discours, peut-être dans l'unique but de réagir contre un peu d'attendrissement qui le gagnait; mais sa femme ne lui en laissa pas le temps. Se penchant vers Anna, elle lui mit au cou une chaînette à laquelle était suspendue une petite croix d'or émaillée en noir.

— Je la reçus à ton âge de ma vieille grand'mère, dit-elle; avec toi, elle restera dans la famille; ce sera le souvenir de tes fiançailles.

Anna souriait, mais ne répondit rien; son visage exprimait un mélange de joie et de tristesse, et quand Albert, se penchant pour l'embrasser, lui dit :

— Maintenant tu es ma petite femme!

Elle répondit :

— Oui, certainement; mais je veux rester en même temps ta petite sœur.

Quelle pensée renfermait-elle dans cette réponse? Il serait difficile de le dire. Peut-être obéissait-elle à son insu à une crainte instinctive dont l'avenir pourra nous donner l'énigme.

Les deux femmes s'embrassaient et laissaient leur joie et leur émotion s'épancher librement; les maris s'étaient serré la main sans rien dire, ce qui disait beaucoup de choses.

On parlait déjà de mettre la table, quand, prenant pour la première fois la parole, Anna dit à sa mère :

— Pourquoi nous nous avons mis à genoux sans prier le bon Dieu?

En même temps un coup de timbre appelait le pharmacien à son comptoir. M. Morin l'y accompagna, pendant que les deux femmes, serrant dans leurs bras les fiancés, imploraient les bénédictions de celle dont le christianisme a fait la protectrice et le modèle des mères.

Au repas, Anna et Albert, placés l'un près de l'autre, furent les héros de la fête, et ce fut à leur santé que l'on vida deux très-excellentes bouteilles d'un vieux bordeaux que, depuis plusieurs années, M. Leblond vantait à ses malades comme un élixir souverain, bien supérieur, pour guérir, à toutes les drogues de sa pharmacie.

E. L. N.

(A suivre.)

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Dernières représentations de M^{me} Plessy. — VARIÉTÉS : Reprise de *la Boulangère à des écus*. — Lesueur.

J'ai vu partir M^{me} Allan, je vais voir partir M^{me} Plessy. Mais au moins c'était la mort qui avait arraché M^{me} Allan au théâtre, tandis que M^{me} Plessy l'abandonne de sa seule volonté, au milieu de sa gloire, en pleine possession de son talent. C'est parce que je ne suis pas plus idolâtre qu'il ne faut en matière théâtrale et parce qu'une bonne comédienne ne me semble pas un être surnaturel, c'est justement à cause de cela que je considère la retraite de M^{me} Plessy comme un événement infiniment regrettable et des plus nuisibles aux intérêts de l'art. Je suis d'autant moins suspect en émettant cette opinion, que ma sympathie n'est pas allée du premier jour et du premier coup à M^{me} Plessy. J'ai commencé par la trouver affectée, apprêtée, et peut-être n'avais-je pas tout à fait tort en ce temps-là; du moins n'étais-je pas seul à juger ainsi.

Depuis, elle a travaillé, elle a cherché; elle a touché au drame, et le drame lui a donné un peu de cette spontanéité et de cette passion qui n'étaient pas d'abord en elle. Dans son ardeur de transformation, elle a même frappé aux portes de la tragédie. Araminthe s'est transformée en Agrippine. Il y avait pour elle dans cette voie tout un nouvel avenir. Et voilà qu'aujourd'hui, à cette heure souveraine où le sphinx lui avait révélé la plus grande partie de ses secrets, M^{me} Plessy renonce à ce qui

lui était encore assuré de renommée et de succès. La Comédie-Française a-t-elle bien fait tout ce qu'il fallait pour la retenir? Le doute n'est pas permis.

Aussi s'est-on empressé aux dernières représentations de M^{me} Plessy, qui, selon l'usage, a « passé en revue » les principaux rôles de son répertoire, — une revue qui a son attrait et sa mélancolie. *Bataille de Dames*, *l'Aventurière*, *Tartuffe*, nous l'ont montrée sous trois de ses aspects les plus différents et les plus lumineux. Elmire a eu surtout la valeur d'un enseignement suprême. On n'incarnera jamais la femme d'Orgon avec plus de grâce décente, plus de bonté malicieuse, plus de coquetterie honnête...

La chronique dramatique vit de contrastes. Après M^{me} Plessy, M^{lle} Thérèse; après *l'Aventurière* d'Émile Augier, *la Boulangère* de Meilhac et Halévy. Je la croyais partie, cette boulangère, avec ses écus et avec les diamants de M^{lle} Aimée; elle l'était, en effet, mais la voilà revenue avec M^{lle} Thérèse. Thérèse aux Variétés! Eh! mon Dieu! oui. Celle qu'on a surnommée la diva populaire pourrait prendre pour son compte la devise de Fouquet : « Où n'atteindrai-je pas? » Que mon collègue Albert de La-salle en prenne son parti et ne s'étonne pas de la rencontrer, un jour ou l'autre, à l'Opéra-Comique! En attendant, le succès de Thérèse a été très-grand dans *la Boulangère*, que les auteurs ont remaniée pour elle et à laquelle ils ont ajouté un acte. C'est ce qu'on appelle une pièce remise au four, — sans mauvais jeu de mots.

Une vraie tristesse s'est répandue dans Paris à la nouvelle de la mort de Lesueur, l'artiste aimé du Gymnase. C'est que ce digne et charmant garçon n'était pas seulement un comédien supérieur; il était encore une physionomie parisienne. L'homme était très-connu, et lui-même aimait à se répandre, à se mêler au mouvement des intelligences et des sympathies. Lesueur laisse des regrets un peu partout. On savait son amour profond pour sa profession, et avec quel enthousiasme communicatif il se plaisait à en parler. Comme il embrassait de toutes les forces vives de son imagination le rôle qui lui était confié! Comme il s'appliquait à en faire ressortir toutes les faces! Comme il allait immédiatement au relief, à la couleur, au pittoresque! De quels vêtements originaux il savait l'habiller! De quel accent particulier il le dotait! Et quelle joie immense l'emplissait lorsque, à son apparition, le public le récompensait par cette rumeur approbatrice qui dit le but atteint!

La lumière ne se fit guère sur ses efforts qu'à partir de ses débuts au Gymnase. Jusque-là, il avait traîné dans les théâtres de drames et de féeries. Moi seul, je me souviens peut-être de l'avoir remarqué dans *Martin et Bumboche*, à la Gaité, où il remplissait le rôle du pître La Levrasse, un prix d'honneur devenu phoque savant dans une baraque de saltimbanques. La pièce était d'Eugène Sue. Lesueur y faisait déjà deviner ses qualités précieuses. M. Montigny ne s'y trompa pas. A l'époque où il l'engagea, le Gymnase allait entrer dans sa période la plus éclatante, c'est-à-dire la plus littéraire. Scribe fléchissait; des avances avaient été faites à une école nouvelle, représentée par Balzac, par George Sand, par Alexandre Dumas fils, par Émile Augier, par Barrière, par Octave Feuillet. Une troupe incomparable brûlait de seconder ces efforts : Rose Chéri, Désirée, Bressant, Lafontaine, Ferville, Dupuis. De longtemps on ne reverra un pareil ensemble. Lesueur y fit sa trouée le premier soir. Le père Violette de *Mercadet*, Taupin de *Diane de Lys*, Poirier du *Genre de M. Poirier*, le vieux paysan du *Pressoir*, et surtout un prince italien dans *Flaminio* (ah! quel prince!) le mirent au premier rang. Jamais pareil soin, jamais plus vif sentiment de la réalité n'avait mordu les créations qu'il marquait de son empreinte.

Certes, c'était un grand comédien que ce Lesueur, et l'on en gardera longtemps le souvenir! Et cependant il avait tout contre lui, et particulièrement une articulation détestable, une émission de sons qui ne ressemblait à aucune autre, une façon de mâcher les syllabes et de les rendre en bouillie, une pantomime convulsive, un regard clignotant, quelque chose de pénible, d'arraché, de vaincu. N'importe! Il savait s'imposer, et dès qu'il était entré dans la peau d'un personnage, on ne pouvait plus s'imaginer ce personnage autrement. Il était à lui. Il suffit

de se rappeler, entre autres, le bonhomme de *la Partie d'équet* pour être convaincu de cette puissance d'assimilation, de ce cramponnage absolu à un type.

Lesueur avait cinquante-sept ans. Quelque chose de l'originalité de son talent était passé dans sa vie et dans ses habitudes. Aux Champs-Élysées des comédiens, il retrouvera l'ombre de Grassot. — Lesueur! Grassot! deux comiques... deux phthysiques!

CHARLES MONSELET

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE LYRIQUE (réouverture) : *Dimitri*, opéra en cinq actes et sept tableaux, de MM. de Bornier et A. Silvestre, musique de M. V. Joncières (5 mai).

Il y avait six ans que le Théâtre-Lyrique était fermé; plus encore, anéanti! Mais il vient de renaître, et, si nous sommes historien fidèle, il nous faut consigner ici que son baptême a été égayé par des salves de bravos.

C'est dans la salle de la Gaité, au square des Arts-et-Métiers, que la cérémonie a eu lieu. Nous y étions, et les oreilles nous bourdonnent encore du bruit de la fête.

« Les gens habitués aux premières représentations savent, au moment où la toile se lève, si la pièce aura un succès ou une chute. Il y a un je ne sais quoi dans l'air qui s'empare des deux mille personnes présentes et qui leur souffle la bienveillance ou la cruauté. Ce soir-là, le vent était à l'enthousiasme; tout le monde en avait et ne demandait qu'à le laisser paraître. » Nous trouvons ces observations si justes dans *la Maison verte*, le nouveau roman de notre cher confrère Noriac, et nous nous en emparons, parce qu'on en peut faire l'application à la soirée de réouverture du Théâtre-Lyrique.

Et, en effet, la foule brillante, curieuse aussi et impatiente, qui était là, faisait entendre, dès avant le lever du rideau, ce petit brouhaha particulier qui n'est pas celui de tous les jours, et qui implique un parti pris d'enthousiasme. Les applaudissements qui sont venus ensuite n'ont été que l'expression plus bruyante de ce sentiment préconçu. Ils signifient, en bon français : « Vive quand même le Théâtre-Lyrique! Prospérité et gloire nous souhaitons à vous, jeune directeur et jeunes chanteurs; à vous tous gens de bonne volonté qui allez travailler à nos plaisirs. »

Un heureux hasard a permis que *Dimitri*, l'opéra d'inauguration, justifiait souvent de si flatteuses dispositions. M. Joncières, qui en est l'auteur, y a donné les meilleurs gages du revirement qui s'est fait en lui depuis ses débuts dans la carrière; car il y a plus qu'un progrès à constater de *Sardanapale* à *Dimitri*, en passant par son malencontreux *Pompéi*; il faut compter encore un changement de manière, un idéal nouveau très-âprement poursuivi, et que j'appellerai de son vrai nom : la mélodie, quoi qu'en puissent penser les farouches messieurs de la « nouvelle école. »

Sardanapale s'était produit dans des circonstances exceptionnelles : trois actes chantés par M^{lle} Nilsson dans des décors tout neufs; ce n'est pas un début ordinaire pour un jeune élève de la classe de contre-point. Il y avait dans cette partition à demi-succès quelques bonnes poussées de séve juvénile, mais l'auteur était trop inexpérimenté pour en tirer un utile parti. Vint ensuite *le Dernier jour de Pompéi*, œuvre glaciale, qui ne put vivre que quelques soirs.

Sur ces entrefaites, et pour occuper ses loisirs, M. Joncières se fait critique musical, et expose des théories à damner le dilettantisme. Auber lui semble un fort petit sire, et à tout propos il prie Boëldieu, dans sa demeure dernière, d'agréer l'assurance de son profond dédain.

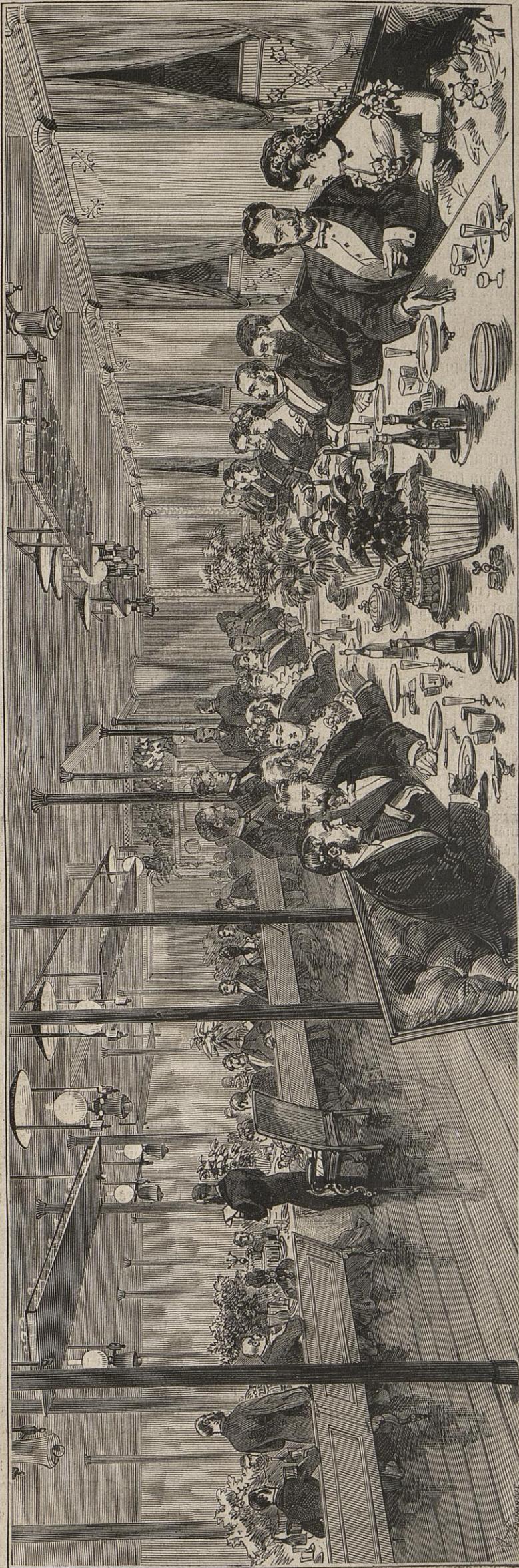
Pourtant, et tandis qu'il allait son train, une sorte de travail psychologique se faisait en lui, à son insu peut-être. Des éléments confus que l'étude avait accumulés dans son esprit commençaient à se dégager des idées plus précises, et sa plume de mu-



THÉÂTRE NATIONAL LYRIQUE. — *Dimitri*, opéra de M. Joncières. — Mort de Dimitri au Kremlin. — Le camp devant Moscou.
 La tente de Dimitri. — (Dessin de M. Valnay.)



AFFAIRES D'ORIENT. — Vue générale de Salonique, où vient d'avoir lieu l'assassinat des consuls de France et d'Allemagne. — (Dessin de M. de Bérard.)



EXPOSITION DE PHILADELPHIE. — Banquet offert aux commissions française, russe et belge dans le grand salon du transatlantique l'Amérique, au Havre. (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Clédat de la Vigerie.)

sicien devait bientôt donner des démentis à sa plume de journaliste.

C'est qu'on écrit les feuilletons que l'on veut, et que l'on compose la musique qu'on peut, trop heureux quand elle daigne venir sur le papier réglé, ornée de toutes les grâces mélodiques.

Il est possible que les amis de M. Joncières contestent notre diagnostic en ce qu'il a de trop affirmatif; il nous apparaît pourtant que chez notre compositeur le sens musical a subi des transformations profondes et auxquelles, d'ailleurs, on ne peut qu'applaudir.

Plusieurs pages de sa nouvelle partition nous serviraient, au besoin, d'exemples pour soutenir notre dire : la prière que Dimitri chante à la vue de Moscou, la ville sainte, qu'il va assiéger, est empreinte d'un fort beau sentiment; c'est une mélodie normale, saine, à laquelle l'accompagnement obstiné de la harpe prête encore un caractère pittoresque très-marqué. Le duo de Duchesne et de Lassalle (de l'Opéra), dans le palais du roi de Pologne, contient des phrases énergiques et rend bien la situation scénique. Dans le même d'cor se chante un finale dont le motif principal comportait, il est vrai, de plus grands développements, mais qui n'en est pas moins un des morceaux les plus brillants de l'œuvre.

En continuant notre promenade au hasard dans cette partition très-touffue, nous rencontrerons encore, au premier acte, un arioso que M^{lle} Dalti chante avec une égalité de voix et un style soutenu qui sont des qualités qu'on ne lui connaissait pas à l'Opéra-Comique. Citons encore la chanson à boire qui sort absolument des banalités du genre, et dont la mélodie (authentique, nous dit-on) est très-judicieusement accompagnée par l'orchestre. Quant au trio du dernier acte, qui a été si chaudement applaudi, nous ne nierons pas son succès, mais il nous a paru trop entaché de réminiscences empruntées à M. Gounod.

Le ballet, réglé avec originalité, a été aussi goûté du public. M^{lle} Maillart, par sa danse piquante et nouvelle, lui a prêté beaucoup de charme.

La pièce perdrait à être racontée, tant elle surabonde d'incidents et de coups de théâtre variés, qui en obscurciraient le récit. Du reste, quand le Théâtre-Lyrique prend possession d'une salle dont il déluge le mélodrame (et c'est la troisième fois que le cas se présente), il est de tradition qu'il ne doit pas trop brusquer les habitudes de la maison. Il débute dans son nouveau logis par quelque terrible histoire, telle que *Gastibelza*, *Mosquita la Sorcière* ou *Dimitri*, avec tous les sombres agréments que comportait le répertoire auquel il substitue le sien.

L'action de *Dimitri*, rattachée à un fait de l'histoire de Russie, se déroule vers la fin du seizième siècle. Le vrai Dimitri, fils du tzar Yvan le Terrible, a été assassiné et le pouvoir est tombé aux mains du dictateur Boris. Cependant un enfant, élevé secrètement dans un couvent, a grandi, et la politique du comte de Lusace, ennemi de Boris, exige que cet enfant mystérieux soit présenté aux Russes comme leur souverain légitime. Lui-même se laisse prendre à ce mensonge, et, jouant son rôle en conscience, il s'empare de Moscou à la tête des Polonais qui ont embrassé sa cause. Mais c'est au moment où il va être couronné qu'il tombe frappé d'une balle d'arquebuse.

L'opéra de M. Joncières est chanté à souhait par Duchesne, Lassalle (de l'Opéra), M^{lle} Dalti et M^{lle} Engalli, dont la voix de mezzo-soprano a été très-appréciée pour sa vigueur et ses rares qualités de timbre.

Les décors, (surtout celui du Kremlin) et les costumes sont dessinés avec un goût très-artistique.

Le Théâtre-Lyrique a repris, pour les lendemains de *Dimitri*, le répertoire archaïque des matinées de la Gaîté : *le Bourgeois gentilhomme* et *Monsieur de Pourceaugnac* avec la musique de Lulli; *les Rendez-vous bourgeois*, *Une heure de mariage*, etc... Il nous promet, pour des temps prochains, *Oberon* de Weber, qui est un émerveillement, et *le Sourd*, d'Adam, qui est un long éclat de rire.

ALBERT DE LASSALLE.

MEMENTO. — Le manque de place nous force à renvoyer à l'habitude le compte rendu des *Amoureux de Catherine* que vient de donner l'Opéra-Comique. — A. L.

LES ÉCHOS DE LA MODE

On a de tout temps fait à cette déesse arbitraire qu'on appelle la mode une réputation d'inconstance qu'elle ne mérite cependant pas toujours. J'ai souvent remarqué, en effet, qu'elle ne rejetait facilement et rapidement que les innovations disgracieuses, les créations d'un goût douteux : ce sont autant d'essais tentés et aussitôt abandonnés, tandis que tout ce qui est véritablement élégant reste et demeure. Je n'en veux pour preuve que la vogue toujours croissante du véritable cachemire de l'Inde, étoffe-type inimitable que sa lisière chinée à jours met à l'abri de toutes les contrefaçons. Cette lisière est, en effet, la marque irrécusable de l'origine, et je conseillerai à mes lectrices, et cela dans leur propre intérêt, d'exiger que leurs couturières leur exhibent cette lisière, afin d'être bien sûres que leurs toilettes sont faites en véritable cachemire de l'Inde. Mais j'ajouterai volontiers que toute femme qui a fait une fois usage de ce tissu ne saurait se tromper sur sa provenance. Le véritable cachemire de l'Inde, dont la maison Lehoussel a le seul dépôt en Europe, est si souple, si moelleux, si léger, ses nuances sont si harmonieuses, si délicates, qu'il est absolument impossible de lui substituer n'importe quelle autre étoffe.

Direr toutes les merveilles qu'on peut exécuter en cachemire de l'Inde serait impossible; j'affirmerai seulement, avec l'autorité d'une femme qui a la prétention de savoir ce qui est bien, ce qui est élégant, que toutes nos merveilleuses de l'époque possèdent une et même plusieurs toilettes en cachemire de l'Inde dans leur garde-robe. La maison Lehoussel a eu aussi l'heureuse idée de demander à l'Orient des spécimens de ses plus éblouissants tissus de soie. Sous ce nom : foulard de l'Inde, elle offre à sa clientèle une variété étonnante d'étoffes légères, souples, à dessins élégants, aux nuances adoucies et chatoyantes créées absolument pour les modes actuelles, sans doute sur des indications et des notes expédiées de France. Les Parisiennes peuvent s'en rendre compte en allant, 1, rue Auber, à l'Union des Indes, où elles verront déployer sous leurs yeux des milliers de pièces d'étoffes. Les femmes qui habitent les départements ou l'étranger peuvent se faire envoyer la collection d'échantillons de cachemires et de foulards en s'adressant directement à M. Lehoussel, 1, rue Auber. — RENÉE DE V.

GRAND PROGRÈS DANS LES PUBLICATIONS DE MUSIQUE

100 francs de musique par an aux prix actuels
pour 1 fr. 50 par mois

LE JOURNAL DE MUSIQUE

PARAITRA TOUTES LES SEMAINES
A PARTIR DU SAMEDI 3 JUIN

CHAQUE NUMÉRO CONTIENDRA :

- 1° Un journal de quatre pages de texte rendant compte de tout ce qui peut intéresser les artistes et amateurs de musique;
- 2° Huit pages de musique inédite ou ancienne. — Morceaux de piano et de chant. — Œuvres classiques, romances, valse, quadrilles, etc., etc., etc.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :
Un an, 18 fr. — Six mois, 9 fr. — Trois mois, 4 fr. 50.
Un mois, 1 fr. 50.
Un numéro séparé, 40 cent.

Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur du JOURNAL DE MUSIQUE, 13, quai Voltaire, à Paris, bureaux du Moniteur et du Monde illustré.

Un indiscret s'étonnait un jour devant une jolie femme que sa beauté pût résister si victorieusement aux fatigues de l'hiver, au vent âpre de la mer, au soleil brûlant de l'été, et, chose plus étonnante encore, à la fatale influence des années. « Quel philtre avez-vous à votre service? » lui disait-il. Elle présenta au questionneur une petite brochure dorée sur tranche. « Voilà mon conseiller et mon guide, lui dit-elle. Le traitement de beauté employé par Ninon de Lenclos, et qui lui réussit au point d'éterniser cette beauté dont elle était si fière, est tout au long expliqué dans ce petit livre, et je suis ses instructions à la lettre. Comme je ne suis ni exclusive, ni jalouse, je vous autorise à dire que cette précieuse brochure se trouve, ainsi que les différentes préparations qu'elle préconise, à la parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. » Le ques-

tionneur était de mes amis, et voilà pourquoi, depuis quelque temps, mes amis me font tant de compliments et pourquoi aussi je suis en butte aux jalousies mesquines de certaines femmes.

(Fragment du journal d'Alda.)

Nous recommandons comme un excellent produit l'huile de Macassar, dont le succès ne s'est jamais démenti pendant la longue durée de son existence. Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure qu'il rend soyeuse et souple, et à laquelle il donne un lustre admirable. L'huile de Macassar arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore l'avantage de prévenir la décoloration des cheveux. De pareilles qualités dispensent de tout commentaire en faveur d'un produit aussi rare.

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rouland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20; — à Paris, chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23, et chez tous les parfumeurs de France.

MARY D'AUBERVILLE.

L'Exposition de photographie, organisée au palais de l'Industrie par la Société française de photographie, est ouverte au public; elle comprend cinq grands salons situés à la sortie du jardin, dans lesquels, outre les épreuves artistiques, de nombreux spécimens résumant toutes les applications de la photographie aux grands services publics, tels que : Ministère de la guerre, Ministère de l'instruction publique et beaux-arts, Ministère des travaux publics, etc., etc. On y remarque surtout une splendide collection, la plus belle qui ait encore été soumise à l'appréciation du public, d'épreuves photographiques obtenues par le procédé Léon Vidal, de nombreuses variétés de tirages à l'encre grasse, etc.

Des projections scientifiques et pittoresques faites à la lumière oxyhydrique viennent encore augmenter l'intérêt de cette Exposition.

GOUPIL ET C^o, ÉDITEURS-IMPRIMEURS,
rue Chaptal, 9, Paris.

SALON DE 1876

Reproductions photographiques des principaux ouvrages exposés au Palais des Champs-Élysées par les artistes vivants.

MODE DE PUBLICATION :

(Deux éditions de formats différents seront publiées simultanément.)

- 1° ÉDITION GRAND IN-FOLIO, publiée par planches séparées, au prix de 6 ou de 10 fr. la planche.
- 2° ÉDITION PETIT IN-FOLIO, publiée par livraisons de 10 planches, au prix de 10 fr. la livraison.

PREMIÈRE LIVRAISON

F.-A. Bridgman : *Préparatifs, au Caire, pour le départ du Topis Saint*. — G. Brion : *les Premiers pas*. — A. Cabanel : *la Sulamite*. — J. Cernak : *Épisode du siège de Naumbourg*. — E. Detaille : *En reconnaissance*. — J.-R. Goubie : *l'Éducation de Fillette*. — C. Hermans : *A l'aube*. — A. Lecomte-du-Nouy : *Saint Vincent de Paul*. — A. Simonetti : *Après le bal*. — M. Moreau : *Baigneuse* (statue marbre).

EN VENTE A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER ET C^o
33, Quai des Augustins, Paris.

La Révolution de thermidor. — Robespierre et le comité de salut public en l'an II, d'après les sources originales et les documents inédits, par Ch. d'HERICAULT. vol. in-8°. 7 fr. 50

Histoire de la Société française pendant la Révolution et le Directoire, par J. et Edm. de GONCOURT. 4^e édition. 2 vol. in-12. 7 fr. »

Souvenirs militaires du colonel de Gonneville, publiés par la comtesse de Mirabeau, sa fille, avec une Étude par le général Ambert. 2^e édition. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Les Temps mythologiques (Cosmogonies, Hésiode, la Genèse, l'Avesta, etc.), par MOREAU DE JOUÏES. 1 vol. in-12. 4 fr. »

L'Océan des anciens, la Source du déluge, l'Atlantide, etc., par le même. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

DENTS TOUJOURS BLANCHES

par l'usage de la POUDRE DENIFRICE des familles, la meilleure et la meilleur marché connue; 50 cent. le kilogramme. Envoi franco de la formule contre 2 fr. adressés à M. EYMIN, dépositaire à Vienne (Isère).

ANGLAIS METHODE ROBERTSON cours et leçons.
H. HAMILTON, 8, rue Chabanais.

VIOLET, inventeur du Savon Royal de Thridace... Pompalour, recommande ses deux nouvelles créations: les Brises de violettes de San Rémo et le Champaka, Royal parfum pour le mouchoir, les gants et les dentelles.

ENGRAIS CHIMIQUE HORTICOLE JEANNEL (floral et maraîcher) L'Engrais Jeannel est plus riche que les meilleurs fumiers et coûte moins cher.

ARGENTEZ VOUS-MÊME très facilement et d'une façon durable. Couverts, Services de Table, Ornaments d'église, Sellerie et tous objets en Cuivre, Ruolz et plaqué, avec le Bleu d'Argent pur

JARDIN D'ACCLIMATATION (BOIS DE BOULOGNE) Entrée: semaine, 1 fr.; dimanche, 50 cent. Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

EAU d'OREZZA, contre anémie, chlorose, gastralgies, etc. — Consulter les Médecins.

13e Année. 42 000 Abonnés. Le Moniteur DES TIRAGES FINANCIERS 404, rue de Richelieu, à Paris PARAIT TOUS LES JEUDIS

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

PIANOS et ORGUES DE TOUS FACTEURS CRÉDIT 3 ANS de Chez SCHACK, 53, rue Caumartin. Envoi en province.

Plus de TÊTES CHAUVES! Découverte de REPOUSSE CERTAINE et ARRÊT des chutes à forfait. Env. gratis renseignements et preuves. On jugera. — MALLERON, 110, r. Rivoli, Paris.

VELOUTINE VIARD Voulez-vous être toujours JEUNE & BELLE vous ne pouvez obtenir ce résultat qu'avec la VELOUTINE VIARD

VIANDE-QUINA LE FORTIFIANT des phisiques, des anémiques, des enfants débiles, c'est le VIN AROUD AU QUINA et aux principes nutritifs de LA VIANDE.

PÂTE ÉPILOTOIRE Enlève radicalement tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr.: 10 fr. — EAU DUSSEY, recolorer en cinq jours, sans teinture, les cheveux blancs et la barbe.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe l'Union des Indes, 1, r. Auber

CHOCOLATS QUALITÉ SUPÉRIEURE Gie Coloniale ENTREPOT GÉNÉRAL Paris, rue de Rivoli, n° 132

NÉURALGIES Guérison immédiate par les pilules anti-névralgiques du Dr Cronier. 3 fr. la boîte. Phar. Levasseur, 23, r. de la Monnaie, Paris.

ASTHMES guéris par les TUBES LEVASSEUR.

PHARMACIES DE FAMILLE à 25, 40, 60 et 80 francs 3 Mod. aux Exp. — Envoi franco de la Notice PHARMACIE H. RMAI E. T. Drouot, 15, Paris

MACHINES A PISSER MACHINES A COUDRE CRESPIN AINÉ de Vidouville (Manche), dem. à Paris, 11, 13, 15, b. Oruzano

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

TRÈS-BEL HOTEL AVENUE GARRIEL No 4, avec JARDIN (Champs-Élysées). A ADJUGER, même sur une ench., en la chambre des notai es de Paris, le mardi 16 mai 1876.

ADJON, le lundi 29 mai 1876, à une heure, en l'étude de Me SAUNIER, notaire à NEMOURS, DE LA TERRE DE FAY

ADJON sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 16 mai 1876, d'une MAISON campagne à Draveil (S.-et-O.).

HOTEL A FAUBOURG-S'-HONORÉ Etude de Me Paul Roche, avoué à Paris, rue de Grammont, 3.

D'HOTEL PONTALBA sis à PARIS, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 41, et avenue Gabriel, grand jardin sur cette avenue.

Faculté de reprendre le mobilier des appartements de réception moyennant 250,000 fr. en sus du prix. Mise à prix: QUATRE MILLIONS

ADJON, s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le 6 juin 1876, de 2 MAISONS A PARIS (Faubourg St-Honoré, n° 30, et rue Boissy-d'Anglas, 33, 35 et 37).

ADJON, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le 20 juin 1876, à midi, d'UNE MAISON A PARIS, rue de Lyon

ADJON, sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 30 mai 1876, D'UNE MAISON A PARIS-VAUGIRARD, RUE CAMBRONNE, 109 et 107.

ADJUDICATION D' ACTIONS En l'étude de Me MASSION, notaire, 58, boulevard Haussmann, le 22 mai 1876, à midi, comprenant: 65 ACTIONS de la PATERNELLE (incendie).

2 MAISONS à Paris, 40, rue de Calais, 21. Revenu: 5,735 fr. — Mise à prix: 60,000 fr.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 30 mai 1876, à midi, D'UN HOTEL A PARIS RUE DE LILLE, 123

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 30 mai 1876, à midi, D'UNE MAISON A PARIS, rue des Bataillons, 71, et rue Boursault, 78.

FERME DE HERCE Cues de Berchères-s.-Vesgres et de St-Lubin-de-la-Haye, con d'Anet (Eure-et-Loir), et environ 140 h. 41 a. 05 c. en TERRE, PRÉS et BOIS.

A VENDRE A L'AMIABLE LA TERRE DE MALNOUE Située à 20 kilomètres de Paris, près la station de Villiers-sur-Marne, chemin de fer de l'Est.

ADJON, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 30 mai 1876, à midi, D'UNE MAISON A PARIS RUE LAMARTINE, 46

PROPRIÉTÉ route de Rebois et sur la promenade à COULOMMIERS A ADJUGER, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 30 mai 1876, midi. M. à p.: 30,000 f.

A VENDRE GRANDE PROPRIÉTÉ EAUX VIVES et Vue Splendide, à JUVISY-SUR-ORGE (S.-et-O.).

ADJON, s. une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 23 mai 1876, d'une MAISON A PARIS, RUE D'ARRAS, No 6 (5e arrondissement).

MAISON à PARIS, rue OBERKAMPF, 138, et passage MÉNILMONTANT, 3. Cont.: 500 m. A ADJUGER, m. s. une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 30 mai 1876, à midi.

MAISON rue des PLANS-MANTEAUX, 41. Rev.: 8,206 fr. — M. à p.: 90,000 fr. A VENDRE, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 6 juin 1876.

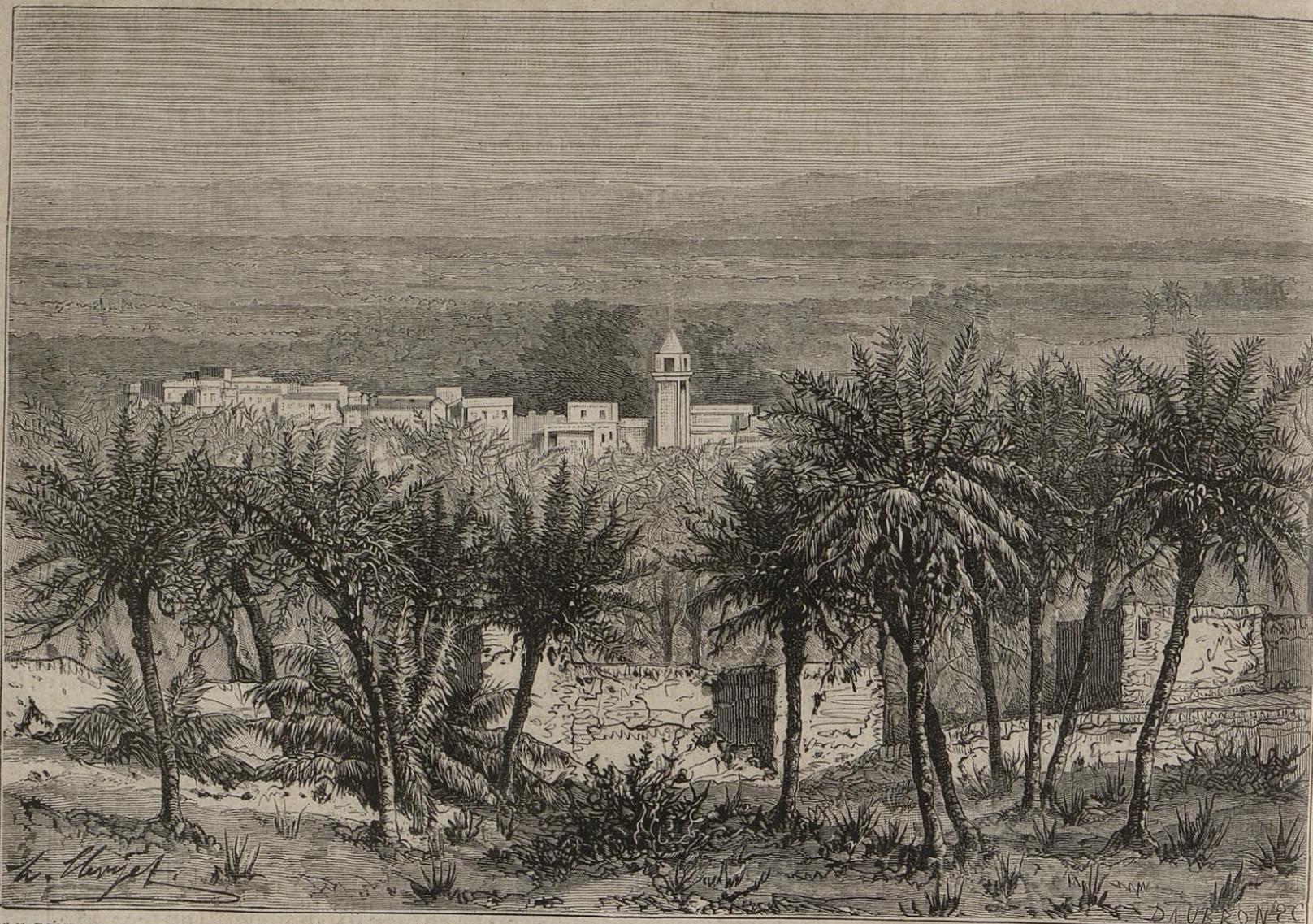
MAISON B° MONTMARTRE, 3 où est exploité l'hôtel Doré et des Panoramas. A VENDRE, même sur une ench., en la ch. des not. de Paris, le mardi 6 juin 1876, à midi.

BELLE TERRE DE MOULINS à LANDES (Loir-et-Cher), à 14 kil. de Blois et 20 kil. de Vendôme. — CHATEAU DE CONSTRUCTION RÉCENTE; Parc, Fermes, Bois et Maisons.

A VENDRE BELLE PROPRIÉTÉ D'AGRÈMENT ET DE RAPPORT sise à l'ISLE ADAM

à une heure de Paris, ligne du Nord, huit trains par jour aller et retour, à quatre minutes de la gare du chemin de fer. Bureau de poste, bureau télégraphique.

Les Annonces et Insertions sont reçues Chez MM. L. AUBOURG et Cie, 40, pl. de la Bourse et dans les bureaux du journal.

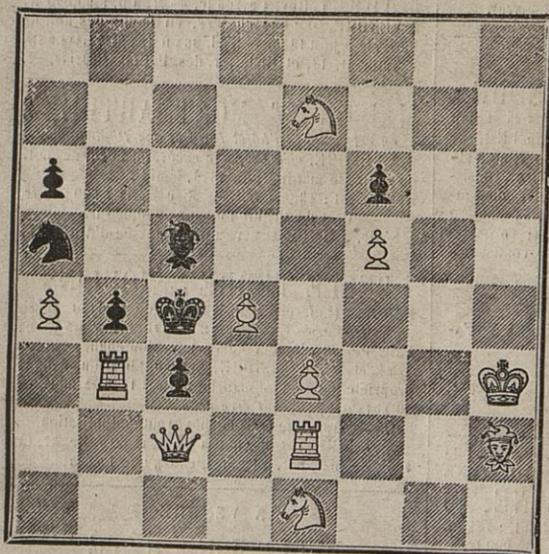


ALGÉRIE. — L'Oasis d'El-Amri, théâtre de l'insurrection récemment étouffée par le général Carteret. — (Dessin de M. Clerget, d'après une photographie.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 601

COMPOSÉ PAR M. J. G. CAMPBELL



Les Blancs font mat en quatre coups.

Solutions justes du problème n° 601 : MM. J. L. G., à la Chauvinière; le Lycée de Malaga; le Cercle de Château-la-Vallière; le Grand café Serin, à Angers; L. de Croze; Pradignat; le café Central, à Péronne; le Cercle des Échecs de l'Isle-sur-le-Doubs; Bl. Josillon de la Velle; Camille; le Cercle de Château-la-Vallière; le Cercle légitimiste de Montbéliard; Kassiope.

Solution du problème n° 602.

- | | |
|-----------------------------------|--------------|
| 1. F 5 R | 1. R 3 R (A) |
| 2. F 8 TR | 2. R 2 F (1) |
| 3. C 5 R, échec et mat. | |
| (1) | 2. R 4 D |
| 3. D 6 F, échec et mat. | (A) |
| (A) | 1. R 5 R |
| 2. D 3 F, et mat le coup suivant. | |

Solutions justes : MM. Kassiope; Quéval; L. de Croze; M^{lle} Angéline Grégoire, à Cambrai; le Grand café Serin, à Angers; Misselieux; le Cercle des échecs de l'Isle sur-le-Doubs; le Café Central, à Péronne; le Cercle légitimiste de Montbéliard; Ch. Brard; le Cercle de Château-la-Vallière; le Béarnais du café de la Renaissance, à Sarlat; Triquenaux; le Cercle du café du Delta; Em. Frau; G. M., Café Hebert, à Lille.

P. JOURNOUD.

Refusez les contrefaçons. — N'acceptez que nos boîtes en fer-blanc, avec la marque de fabrique *Revalescière Du Barry*, sur les étiquettes.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestion, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, constipation, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 88,000 cures, y compris celles de M^{me} la Duchesse de Castlestuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur professeur Wurzer, etc.

Cure n° 48,614

M^{me} la marquise de Bréhan, de 7 ans de maladie du foie, d'estomac, amaigrissement, battement nerveux sur tout le corps, agitation nerveuse et tristesse mortelle.

Cure n° 62,986

M^{lle} Martin, de danse de Saint-Guy, déclarée incurable, parfaitement guérie par la *Revalescière*.

Cure n° 65,112

E. Payare, de gastralgie et vomissements. Il ne pou-

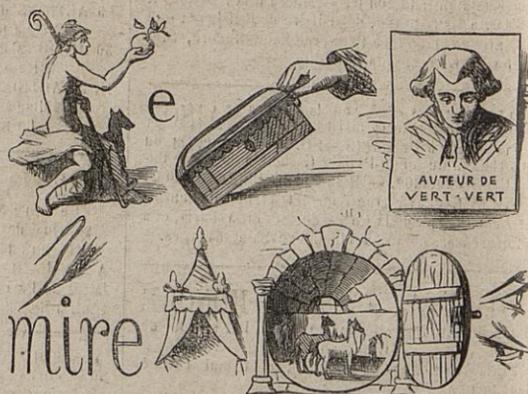
vait plus se tenir sur ses jambes, ni dormir, ayant toujours le creux de l'estomac gonflé.

Cure n° 62,845

M. Boillet, curé, de 36 ans d'asthme, avec étouffements dans la nuit.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les *Biscuits de Revalescière*, en boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La *Revalescière chocolatée*, en boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du BARRY ET D^e, 26, place Vendôme, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Quand les ballons ne feront-ils plus courir de dangers à qui les monte?

Ont deviné le dernier rébus : l'Œdipe du café de l'Univers, au Maus.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.